

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)**POUR LA PUBLICITÉ****S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT**
A L'HOTEL DU « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^e
8, place de la Bourse**SOMMAIRE****PAGES 1, 2 ET 3****Un revenant :** HENRY ROUJON.
La Vie hors Paris : A MADRID : ANDRÉ NÈDE.
Le baron d'Erenthal : RAYMOND RECOUVY.
La vie mondaine à Saint-Petersbourg : RENÉ MARCHAND.
Dessin : CASSATION : ABEL FAIVRE.
Histoire de la Révolution turque : Pourquoi ?
Comment ? : D'AMBLETEUSE.
Les miettes de la science : Un navire sans clous : EMILE GAUTIER.
Amitiés franco-suédoises : Le baron Bonde : GEORGES BOURDON.**PAGES 4, 5 ET 6****Le Concours hippique :** CH. D.
La semaine sportive de Monte-Carlo : FRANTZ-REICHEL.
La Fédération des contribuables : AUGUSTE AYRIL.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Gazette des Tribunaux : L'enlèvement de Mlle Bassot : GEORGES CLARETTE.
Avant-premières : Au Casino municipal de Nice : « Marcella » : G. DAYENAY.
Dessin : Au théâtre Michel : « Plumecock et Polowski » : DE LOSQUES.
La Vie artistique : ARSENE ALEXANDRE.
Feuilleton : Le Trist : PAUL ADAM.**Un Revenant**

Il pleut des statues. Chacun de nous est membre de plusieurs comités ; cela fait partie désormais du devoir mondain. Un refus d'adhérer équivaldrait à un brevet d'impolitesse, et nous voulons rester, dans le boulevardement des mœurs, une société facile et courtoise. Continuons donc d'adhérer à droite et à gauche, au petit bonheur. Tout au plus risquerai-je, à ce jeu-là, de défigurer la rue parisienne. Mais tant de choses aujourd'hui se défigurent ! L'ancien décor ne saurait suffire au drame nouveau qui se prépare. Il importe de s'habituer à un Paris autre que la petite ville de flânerie où nos pères ont respiré de la sagesse et de la douceur. Tout marche à présent d'un train d'enfer et les gloires s'improvisent, comme tout le reste, parce qu'elles se méfient de leur lendemain.

Parmi toutes les vertus qui se démodent, il en était une, gracieuse et fière : la vertu de savoir attendre. Elle se conciliait à merveille avec le pouvoir d'admiration. De hautes renommées subsistaient un long stage avant de prétendre à l'éternité. On trouvait sage, et plus pieux aussi, de se recueillir avant d'accorder le marbre ou le bronze à l'héroïsme et au génie. Lorsqu'une statue se dévoilait aux yeux de la foule, elle était saluée d'un murmure qui signifiait : « Enfin ! » Aujourd'hui, devant tant d'hommages hâtifs, c'est un autre petit mot que le passant profère. Il dit : « Déjà », avec un mauvais rire. Dit-il même encore quelque chose ? Rien n'étonne plus, rien n'indigne, rien n'effraie, tout s'accepte. Ce siècle est épouvantablement intelligent.

De quelle planète éteinte descendent les quelques personnes qui viennent récemment de se réunir afin de doter Paris d'une statue de plus ? Un comité s'est constitué pour honorer Adam Mickiewicz. Songer à un Polonais, mort depuis plus d'un demi-siècle ! Que nous veut ce fantôme ? Et de quoi nous parlera-t-il ? Choisis-tu bien son heure, après avoir tant attendu ?

Il va nous parler, ce revenant, de choses si oubliées et si lointaines qu'elles sembleront d'étranges fantaisies. Il n'incarnera pas seulement sa folle et magnanime nation sacrifiée, mais un Paris qui était lieu sacré d'asile pour toutes les victimes de l'histoire, et la France de Juillet, consolatrice, et cette fabuleuse Europe romantique, l'Europe d'autrefois, qui avait un cœur.

C'est là, c'est chez nous qu'il a battu. Un jour mémorable, où le soleil du printemps incendiait les cervelles parisiennes, une foule en délire se rua sur la maison de la Loi. L'Assemblée nationale fut envahie, le 15 mai 1848, au cri de : « Vive la Pologne ! » Ce fut un tort. Un peuple avisé ne doit jamais pénétrer dans l'enceinte où ses délégués organisent son bonheur. L'acte nous paraît insensé aujourd'hui, et le cri plus dément encore. Aussi bien devons-nous cruellement apprendre ce qu'il en coûte d'avoir eu la clientèle des opprimés. L'abandon où nous laissa le monde, en 1870, fut la revanche de la force contre notre vieille chevalerie du droit. Mais alors rien ne faisait peur à l'iniquité comme une colère de la France. Et c'était fou, et c'était absurde, et peut-être aussi était-ce coupable, mais au moins les furies de ces temps légendaires s'irritaient et se trompaient en beauté !

Il était venu à nous, ce poète d'un peuple égaré, comme aux hôtes obligés des grandes douleurs. Le Paris du lendemain de 1830 tenait l'aubeur de tous les vaincus. Adam Mickiewicz, fugitif, chassé à vingt-six ans d'une patrie qu'il ne devait plus revoir, avait erré, à travers l'Europe, à la recherche d'un asile. A Weimar, il avait eu l'éblouissement de la souveraineté spirituelle de Goethe. Le foyer d'un proscrit ne pouvait pas être au pied de cette hauteur glacée. Poète, Mickiewicz salua en l'Olympien un patriarcat de poésie. Il admira et ne demeura point. Il eut froid au cœur dans cette atmosphère de sommet. Sa poésie, à lui, était bien autre chose qu'une aristocratie voluptueuse. La muse de Goethe se levait sur les cimes. Celle du barde li-

thuanien cherchait à descendre au fond des vallées de la souffrance. Elle ne se plaisait qu'au milieu de la mêlée des âmes. Le chantre errant de la Pologne pensa faire halte à Rome, parmi les ruines. Il aimait la ville de la mort. Il craignait de s'y ensorceler. L'air romain parle du passé et roule du renoncement dans ses poussières. Mickiewicz ne voulait pas dormir. Il courut à la ville du réveil. Paris l'adopta, à bras ouverts, le Paris des âmes orphelines, infatigable conseiller d'espérance.

Pourquoi osé-je parler de cela, moi, fils d'une autre époque, tard venu qui ne peux témoigner ? Un rayon de cet enthousiasme de jadis a réchauffé mon enfance. Un père m'a dit, d'une voix qui ne s'oublie point, ce que fut cette prédication du Collège de France : l'éloquence de ce triomvirat lyrique, Michelet, Quinet, Mickiewicz, la magnificence débâchée d'illusions à laquelle conviaient ces trois voix d'en haut. Michelet vieillit frémis-sant encore au souvenir de cet apostolat : « Je me sentais dans la poitrine une âme, celle d'Europe. » Mickiewicz, avec son rude accent de Lithuanie, prêchait en français maladroite l'Evangile des peuples. « Nous l'avons vu, dit encore Michelet, quelquefois plus qu'un homme. Des larmes mêlées d'éclairs erraient dans ses yeux sanglants. »

Que c'est donc vieux, et douloureux à relire, et aussi d'une jeunesse immortelle, ce sermon de la montagne Sainte-Genève appelant le monde aux batailles du droit ! Le messianisme d'Adam Mickiewicz était fait d'incorrigible candeur. Tout enfant, il avait cru voir le Messie. Il était perdu dans la foule, au passage de la chevauchée de Napoléon. Malgré l'affreuse déception, il gardait au cœur l'enlèvement de cette heure d'espoir. « O printemps de 1812, heureux qui t'a vu dans notre pays, printemps mémorable de la guerre, printemps de l'abondance ! Heureux qui t'a vu riche en blés, en verdure, étincelant d'hommes, plein d'événements et gros d'espérances ! Je le vois encore, admirable rêve. Né dans l'esclavage, enchaîné des le berceau, je n'ai connu dans ma vie que ce printemps-là. » La vision le consolait encore du cavalier surhumain qui promettait de recréer la patrie. Napoléon fut-il sincère ? Crut-il vraiment qu'il était de son devoir de refaire un Pologne ? C'est là une énigme dont l'histoire ne pénétrera jamais le mystère. Le grand soldat se réservait, dans l'attente de la victoire. Aux nobles lithuaniens, qui se pressaient autour de son cheval, il a dit une parole d'une terrible prudence qui trahit le secret de sa pensée : « Je verrai si vous méritez d'être une nation. »

Pour mériter cela, il ne suffit donc pas à un peuple de savoir combattre ? Un des sages les plus profonds que nous ayons connus me fit un jour l'honneur de penser tout haut devant moi. J'avais osé lui demander son sentiment sur le messianisme d'Adam Mickiewicz et sur la tragédie de la Pologne. « Admirable nation, disait l'homme de vérité, peut-être a-t-elle justement péri ! » Et il citait une fois de plus le mot si connu : « La Pologne n'a pas su descendre de cheval. » Ce maître avait raison peut-être. Et pourtant il n'est pas vrai de dire qu'un peuple puisse mourir justement. Mais certains crimes, s'ils ne sauraient être dans la justice, peuvent être dans la logique des choses. La Pologne, et ce fut sa faute inexplicable, était la terre de désolérance. Cette race héroïque eut des soldats et point d'armée. Sa chevalerie turbulente se fit une élégance de l'anarchie. L'absurde cri des sociétés condamnées : « Nous sommes tous chefs ! » servait de mot d'ordre à ces diètes tumultueuses, où le vote d'un seul créait une loi d'un jour. Plus d'un siècle avant l'inévitable catastrophe, le bon roi Jean Casimir voyait venir le châtiment. Ce moine couronné n'avait régné que sur des désastres. A la diète de 1601, il fut pris d'un délire prophétique. Il harangua, en latin d'Eglise, la cohue clouée des égoïsmes. « *Ista mala immanem patrie* ! » s'écriait-il. Plaise à Dieu que je sois un faux devin ! Il montrait aux magnats le triple monstre : *Prussia, Russia, Austria domus*. On lui rit au nez. Jamais souverain ne fut plus moqué que celui-là. Ecorché, épouvanté, il abdiqua et s'enfuit en France, pour mourir en prière.

Mickiewicz aussi a prié chez nous ; mais son oraison ne se résignait point. Ce qu'a crié ce poète est au-dessus des littératures. Il n'est pas besoin, pour l'admirer et le comprendre, de savoir sa langue. Les artistes des mœurs ne peuvent se traduire ; ceux-là ne chantent que pour les frères du même idiome. Mickiewicz chantait pour la conscience universelle. Son Conrad s'écrit : « Je m'appelle million. » Il converse directement avec Dieu. « Moi, j'aime toute une nation. J'ai saisi dans mes bras toutes les générations passées et à venir. Je les ai pressées ici, sur ce cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. » Et Conrad, à la fois chrétien et impie, sommait Dieu de faire un miracle.

Le miracle ne s'est pas accompli. L'esprit messianique ne renonce point pour si peu. Attendre la venue d'un Messie reste quand même le constant besoin de l'humanité. Seulement, les messianismes changent. Au temps des Michelet et des Mickiewicz, les gouvernements surveillaient les excès du patriotisme. Un vent d'héroïsme et de sacrifice soufflait sur les tumultes populaires. On allait au poste pour s'être fait de la France une idée trop grande. Les foules exigeaient un élargissement de l'âme nationale. Maintenant, elles demandent de l'augmentation. Nous sommes devenus tout à fait incapables de conspuer nos députés à propos de la Pologne. C'est, paraît-il, mieux qu'un progrès. C'est une

aurora, nous assure-t-on... Toutes les aurores n'ont pas des doigts de rose.

On peut donc souscrire à la statue de Mickiewicz sans crainte de créer des difficultés au pouvoir. Il y a bel âge que les martyrisés de la force n'exhalent plus cette plainte sublime : « Dieu est trop haut et la France est trop loin ! »

Henry Roujon.

LA VIE HORS PARIS**A MADRID**

Entre toutes les capitales du monde, Madrid se distingue par le contraste heureux qu'offre la douceur et le charme de ses aspects avec la majesté obsédante et la grandiose inconfortable des nobles cités qui lui font escorte. Entre l'ambre splendide de l'Escurial et le frais recueillement de Tolède, après les ivresses de Grenade et de Séville, il faut une halte. L'esprit se lasse d'admirer. Le pittoresque fatigue. Nous aimons Madrid parce qu'elle se laisse aimer gentiment, sans phrases déclamatoires, — à la parisienne.

Madrid, c'est à peine l'Espagne et c'est toute l'Espagne. On est un peu déçu à l'arrivée, on s'attendait à autre chose de plus brillant, de plus personnel ; au bout d'une heure, on est ravi, parce que l'on commence à dégager d'un ensemble d'abord confus les mille détails qui, si agréablement, caractérisent la vie madrilène. Il y a à un petit travail d'assimilation que facilite au nouveau venu la présence d'un cicérone averti par sa propre expérience. A défaut de ce concours, les touristes de ce printemps vont trouver dans les garces, en s'en allant vers les Pâques espagnoles, un très beau fascicule du *Figaro* illustré, dont la lecture constituera pour eux une préparation utile, en même temps qu'un plaisir infiniment délicat.

C'est M. Edouard Conte qui s'est chargé de décrire, ou plutôt de résumer Madrid dans cette série des Capitales, qui obtient au *Figaro* illustré un si grand et si légitime succès. Il l'a fait avec une netteté et une précision remarquables, en homme qui, familiarisé avec un sujet vaste et complexe, trouve du premier coup la méthode simple et les mots expressifs qu'il fallait pour en donner l'impression générale et les caractères dominants. A peine descendu du train, il remarque que les portefaix ont chargé son bagage sur leur échine, et non sur une épaule, et qu'ils marchent processionnellement, au lieu de courir ; pays arabe. La gare du Nord retentit du glouglouement de milliers de poules parquées dans des wagons à claire-voie : nulle part on ne mange autant d'oufs qu'en Espagne. A la sortie, les pisteurs d'hôtels vous aillent, non en vous promettant du confort, mais en vous annonçant que vous aurez pour commensaux des ducs et des marquis ; pays où la dignité passe avant le bien-être. Et c'est ainsi pendant vingt-quatre pages copieuses, une suite de tableaux, de pochades, de croquis, de remarques et d'anecdotes, notées avec un art sobre, aussi à l'aise dans les généralités que dans les détails. Vraiment cette description de Madrid est un modèle du genre, et M. Edouard Conte a su faire un ouvrage original avec un sujet qu'on pouvait croire usé jusqu'à la corde. A côté de lui des illustrateurs parisiens et madrilènes — ceux-ci en majorité, — nous initient aux spectacles de la rue. Une *Bailadora*, de Grenade, peinte par M. Jean Sala, agite, sur la couverture, ses castagnettes enrubannées, et voici des *Picadors* et une *Famille madrilène* de M. H. A. Zo, des danseuses de M. Lunois, un pittoresque *Sereno* de M. Sancho, des dessins savoureux et sincères de M. R. Delatant : la *Mantille noire*, la *Mantille blanche*, la *Foule aux taureaux* ; et de M. Jean Sala encore dont les amis du *Figaro* visitaient ces jours derniers la charmante exposition, des cigarières, des gitanes, des servantes. M. Mendez Bringa et M. C. Pia, avec leurs délicieux types féminins, M. Estévez avec ses scènes militaires, M. Diaz Huertas, Munoz, Lucena, Alberti, G. Ramos avec des aspects variés de la foule madrilène complètent ce beau fascicule, attrayant et vivant comme un carnet de voyage, somptueux comme un portefeuille d'amateur.

C'est là une heureuse introduction à Madrid, de même que Madrid est une aimable introduction aux sévères merveilles de l'Ibérie. Laissons-nous séduire par cette invitation au voyage. Aussi bien, c'est maintenant qu'il faut parcourir l'Espagne. Hier, c'était presque aventureux. Demain, ce sera banal. Profitions du temps où le pittoresque ne s'efface point encore du fracas des autos et de la tête de loup des autobus grésilles. Profitions d'une heure exceptionnelle où l'Espagne est encore singulière et déjà confortable.

André Nède.

Échos**La Température**

Le ciel est encore d'une admirable limpidité et la température se relève. A sept heures du matin, hier, à Paris, le thermomètre marquait 4° au-dessus de zéro et atteignait 17° l'après-midi. La pression barométrique accusait à midi 768 mm. La journée a donc été très belle. Le baromètre est encore très haut sur tout le continent, supérieur à 775 mm sur l'Allemagne et la mer du Nord. On signale quelques pluies sur la Norvège et la Russie ; en France, le temps est resté beau partout. Sur nos côtes, la mer est généralement calme ou peu agitée.

La température a aussi monté dans l'ouest et le centre de l'Europe.
Départements, le matin, au-dessus de zéro : 2° Dunkerque et à Belfort, 3° à Clermont et à Nancy, 4° à Nantes et à Charleville, 5° à Brest, à Rochefort, au Mans et à Besançon, 6° à Boulogne, à Cherbourg, à Lorient, à Bordeaux, à Limoges, à Toulouse et à Perpignan, 7° à l'île d'Als, à Biarritz et à Lyon, 8° à Marseille, 9° à Cette, 10° à Orlans, 11° à Alger, 12° à Cap-Béarn.

En France, le temps va rester beau avec température encore un peu basse la nuit, mais assez élevée dans la journée.
(La température du 6 avril 1908 était,

à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 23° l'après-midi ; baromètre : 758 mm ; gibouilles.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 20° ; à midi, 25°. Temps superbe.

Nice : Température : à midi, 19° ; à trois heures, 19°.

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 17° ; minima, 8°.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 13° ; minima, 3°. Vent sud-est. Baromètre, 771 mm.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 8°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de Fleury : Lilian ; Ptolomée.

Prix de L'Eclat-la-Ville : Etincelante ; Noël II.

Prix de Palaiseau : Northeast ; Percy.

Prix de la Chaussée : Pierrot III ; Automne.

Prix du Petit-Trianon : Ecurie Lieux ; Bijou Royal.

Prix du Camp : François Joseph ; Mistigri.

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Follies assisteront dimanche prochain aux courses d'Auteuil.

LL. MM. la reine d'Angleterre et l'impératrice douairière de Russie, qui passeront les fêtes de Pâques à Snettisham, près de Sandringham, comptent traverser la France dans la seconde quinzaine d'avril.

La reine Alexandra doit se rendre à Gènes, où l'attendra S. M. Edouard VII, dont le yacht *Victoria and Albert*, en route pour ce port, vient de passer à Gibraltar.

Leurs Majestés ont le dessein de passer plusieurs semaines en croisière dans la Méditerranée, tandis que l'impératrice Marie ferait à Biarritz sa saison habituelle.

L'archiduc Joseph-Ferdinand, général d'infanterie autrichienne, grand-duc de Toscane, parti avant-hier soir de Linz dans le ballon *Ville-de-Salzburg*, avec M. Guillaume Hoffory, capitaine d'infanterie, officier de l'armée autrichienne, a atterri à trois heures de l'après-midi à Angerville, près d'Envermeu (Seine-Inférieure), ayant traversé Munich, Augsbourg et Strasbourg dans un parcours de 956 kilomètres.

Ce magnifique voyage a été favorisé par un temps superbe, mais avec un froid de 10 degrés au-dessous de zéro à 2,500 mètres d'altitude.

Son Altesse impériale et royale, arrivée le soir à Paris, est descendue avec son compagnon de voyage au Grand-Hôtel. Hier l'archiduc, en compagnie du comte Nemés-Hildes, actuellement chargé d'affaires de l'ambassade autrichienne, s'est promené en automobile à travers Paris, a visité quelques monuments de notre ville et est parti le soir par l'Orient-Express, pour retourner à Linz.

Le 1^{er} Mai.

On recommence à s'en occuper. Se doute-t-on que les inventeurs de cette fête révolutionnaire en pourront célébrer déjà ! — Le demi-jubilé dans deux ans ?

C'est au congrès ouvrier de Chicago, en 1884, qu'il fut pour la première fois question du « premier mai ». Le congrès avait décidé d'organiser une grève générale dont le but était de conquérir « la journée de huit heures ». On se donna environ dix-huit mois de délai pour préparer sur tout le territoire des Etats-Unis cette gigantesque manifestation ; et l'on en fixa la date : 1^{er} mai 1886.

La grève eut lieu ; ou du moins on la commença. Mais les anarchistes s'étaient mêlés au mouvement. Une répression sanglante s'ensuivit. L'expérience avorta.

Deux ans plus tard, au congrès de Saint-Louis, les ouvriers décidaient de la recommencer. Et l'on se donna rendez-vous au 1^{er} mai 1890.

Les socialistes français avaient organisé en février 1889 une manifestation analogue, dont le succès les avait encouragés. A la fin de cette même année 1889, ils tenaient un congrès international, qui décida que la prochaine manifestation en faveur de la journée de huit heures serait internationale, elle aussi. Et l'on accepta la date fixée, l'année précédente, par les Américains : 1^{er} mai 1890.

Il n'y eut pas de grèves, mais seulement de nombreuses et bruyantes démonstrations où déjà s'affirmait la force du parti.

On ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Le congrès international ouvrier de Bruxelles, en 1891, décida donc que désormais ces démonstrations auraient lieu chaque année dans le monde entier.

La tradition était fondée. On y est resté fidèle...

Noces d'argent académiques.

Il y a vingt-cinq ans, cette année-ci, que M. Louis Cailletet, l'éminent physicien à qui l'on doit la liquéfaction de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et de l'air atmosphérique, sans compter d'autres nombreux et brillants travaux, a été élu membre de l'Académie des sciences.

Un groupe d'admirateurs et d'amis du savant a eu la pensée de lui offrir, à cette occasion, une médaille frappée spécialement pour lui. Un comité s'est constitué à cet effet, dont S. A. S. le prince de Monaco et S. A. le prince Roland Bonaparte, tous deux membres de l'Institut, ont bien voulu accepter la présidence d'honneur. Le président effectif en est le

docteur d'Arsonval, de l'Institut, et il compte parmi ses membres MM. Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences ; Perrier, Painlevé, membres de l'Institut ; le docteur Regnard, directeur de l'Institut océanographique ; M. le comte de La Vaulx, vice-président de l'Aéro-Club ; le professeur Berget, ancien président de la Société française de navigation aérienne ; M. Georges Besançon, secrétaire général de l'Aéro-Club, etc., etc.

M. Georges Besançon a bien voulu accepter la tâche de centraliser les souscriptions, qui pourront être adressées à l'Aéro-Club, 63, avenue des Champs-Élysées, par le comité Cailletet.

Tous ceux qui s'intéressent à la navigation aérienne tiendront à contribuer à cet hommage rendu au savant qui, à l'âge où d'autres prendraient un repos justifié, mérite, consacre son inlassable activité au progrès de la conquête de l'air, en présidant l'active société qu'est l'Aéro-Club de France.

TRISTESSE DU VIEUX MAJOR

« Les champs n'étaient point noirs ; les cieux n'étaient pas moroses. »
(V. Hugo, *Tristesse d'Olympio*.)

L'horizon n'est plus noir ; les cieux ne sont plus moroses ;
Nous avons d'un hiver cruel franchi les bornes,
Et j'ai même entendu

D'un nouveau joyeux la grande voix sonore...
Voilà qui me perturbe et qui me déshonore.
Vraiment, je suis perdu !...

Pour cet Avril mignon, chanté par le poète,
J'avais, d'un cœur léger, prédit pluie et tempête

Du premier jusqu'au neuf ;

Et voici qu'un soleil insolent, ironique,
Magnifie en plein ciel pour me faire la nique

Un doux printemps tout neuf !...

Sûre de sa science et de mon astrolabe,
La foule, en mes arrêts croyant chaque syllabe,

Me rendait hommage !... Or,

Comme je me suis mis dans l'œil mon télescope,
Elle s'égaie — au point de tomber en syncope —

Du pauvre Vieux Major !

Hugues DELORME.

Un précédent.

On s'est étonné de la spontanéité avec laquelle éclatait, il y a trois semaines, l'insurrection des postiers. On ne croyait pas nos fonctionnaires si bien exercés à l'action syndicale ! La vérité est, qu'ils s'y entraînent depuis longtemps, grâce à l'inouïe complaisance de nos gouvernants.

Voici, entre beaucoup d'autres, un petit fait qui s'est passé, il y a quelques mois (nous précisons la date, si cela est nécessaire), au ministère des colonies.

Un garçon de bureau, plusieurs fois suspendu de ses fonctions pour indiscipline et ivrognerie, fut, à la suite d'une absence irrégulière de plusieurs jours, révoqué. Du moins le chef de service qui avait prononcé cette révocation ne doutait-il pas que ses ordres ne fussent exécutés. Il avait compté sans la solidarité syndicale, et sans M. le ministre.

Les garçons de bureau du ministère des colonies sont, en effet, affiliés à une association qui veille sur leurs intérêts. Des délégués de cette association décidèrent donc d'intervenir en faveur de l'alcoolique révoqué.

Mais auprès de qui croit-on qu'ils intervinrent ? Auprès du chef qui seul avait qualité pour accueillir leur démarche, et pour y répondre ?

Point du tout. Cela eût été « hiérarchique », et la hiérarchie n'est plus qu'une baliverne d'autrefois. MM. les délégués demandèrent une audience à M. le ministre. L'audience fut, bien entendu, accordée aussitôt. Le lendemain, le garçon de bureau révoqué était, par ordre de M. Milliers-Lacroix, rétabli dans sa place.

S. M. le roi Edouard, pour ses excursions en pays basque et en Espagne, vient de demander au grand officier Fischer, boulevard des Capucines, près du Grand-Hôtel, la nouvelle jumelle Flammarion à prismes, qui permet de voir un espace neuf fois plus étendu, avec une clarté trois fois plus grande que les autres jumelles. C'est un prodigieux résultat obtenu avec le grossissement de huit fois. La marque Flammarion est désormais la première des jumelles à prismes.

La vente de la bibliothèque de feu le vicomte F. de Janzé, qui fut pendant un demi-siècle membre et doyen de la Société des Bibliophiles français, est prochaine ; elle aura lieu à l'hôtel Drouot du 20 au 24 avril, sous la direction de M. Lair-Dubert, assisté de M. Henri Leclerc, expert. Il y aura exposition publique à l'hôtel Drouot le lundi 9 avril ; mais dès maintenant, et jusqu'au 15 avril, les bibliophiles pourront examiner les livres chez l'expert Leclerc, rue Saint-Honoré.

On sait que cette bibliothèque célèbre compte d'admirables livres aux reliures signées des plus illustres faiseurs d'autrefois, et dans un état de fraîcheur extraordinaire. Il y a là une rare collection d'exemplaires précieux et de manuscrits, que les amateurs vont se disputer, et l'on peut s'attendre à une bataille d'enchères vraiment sensationnelle sur le fameux « *Molière* », édition de Bret, six volumes, avec les dessins originaux de Moreau le Jeune et des suites uniques d'épreuves, le tout dans une délicieuse reliure de maroquin rouge à losanges de Bradel : un incomparable joyau enligné dans un écrin royal.

« La Venise d'Abel Truchet. »

Ce n'est point une Venise de convention que nous montrent les quarante tableaux exposés à la galerie Georges Petit par M. Abel Truchet. L'artiste s'est placé devant son motif avec franchise, avec sincérité, sans idée préconçue, en ouvrant sur le spectacle qui lui était offert ses deux yeux de coloriste.

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Hors Paris

De Monte-Carlo :

Profitant de la présence des nombreux savants venus pour le congrès des Sciences météorologiques, M. le lieutenant de vaisseau Bourée, aide de camp de S. A. S. le prince de Monaco, a donné dimanche soir, au palais des Beaux-Arts, devant un auditoire d'élite comprenant les membres du congrès, les nombreux rédacteurs des journaux sportifs venus à l'occasion du meeting des canots automobiles, les officiers français et italiens des navires de guerre mouillés dans le port et les notabilités de la Principauté, une conférence des plus intéressantes, accompagnée de projections de photographies et de plus curieuses et inédites, prises au cours des voyages d'investigation et des recherches faites pendant les différentes croisières de la *Princesse-Alice*, sous le haut commandement de S. A. S. le prince de Monaco. Parmi ces projections, plusieurs provenaient de photographies en couleurs, qui ont été très admirées. Son Altesse Sérénissime avait daigné honorer de sa présence cette réunion au cours de laquelle M. le lieutenant Bourée a reçu de l'assistance de nombreuses marques de sympathie et les plus chaleureux applaudissements.

Nouvelles à la Main

— Le concours de cuisine militaire est terminé.
— Les lauréats vont retourner chez eux, couronnés de ce laurier qui sert à la fois pour la cuisine et pour le front des héros.

— Le gouvernement ne prend aucune mesure contre les menaces syndicales.
— Non, mais

ministère qui nous connaissons aussi bien et qui nous aime autant !

Tout ce qu'on peut dire de cette affirmation c'est que la première partie, du moins, en était absolument vraie !

M. d'Erenthal, au cours des diverses missions qu'il remplissait à Saint-Petersbourg, s'était fait dans la société russe une situation hors de pair. Avant d'être remporté les grands succès diplomatiques qu'il avait connus d'autres succès qui devaient bien avoir leur prix pour le jeune diplomate qu'il était alors (M. d'Erenthal se maria sur le tard avec une femme charmante, d'une excellente famille autrichienne).

Observateur avisé et pénétrant, on peut assurer que le gouvernement et le pays russes n'ont guère de secrets pour lui ; son regard a pénétré par delà cette brillante et trompeuse façade qu'est Saint-Petersbourg ; il a noté ce qui échappe à la plupart des étrangers qui s'en laissent trop souvent imposer par les apparences imposantes de la capitale russe.

Si l'on pouvait lui adresser un reproche, ce serait précisément le reproche contraire : Le baron d'Erenthal est beaucoup plus porté à voir, dans l'empire russe, les faiblesses que la grandeur. Mais cette particularité s'explique parfaitement chez lui ; les dernières années qu'il a passées à Saint-Petersbourg, celles dont il a conservé le souvenir le plus vif ont été marquées par toutes sortes de malheurs pour la Russie : la guerre russo-japonaise, les désordres et les troubles, le commencement de révolutions qui suivit, les défaites de Mandchourie. Rien d'étonnant que la Russie lui ait laissé par-dessus tout l'impression d'un pays affaibli et désorganisé.

Le baron d'Erenthal, quand il vint s'asseoir au Ballplatz, dans le fauteuil de Kaunitz et de Metternich, était animé d'un violent désir : celui de « tonifier » la politique étrangère de l'Autriche-Hongrie. Cette politique, d'après lui, manquait par trop d'originalité et de vigueur ; son prédécesseur, « le brillant second » de l'Alliance, en avait fait quelque chose de languissant et d'effacé. L'Autriche-Hongrie ne jouait plus en Europe le grand rôle auquel sa puissance militaire et plus encore sa merveilleuse situation géographique la destinait. L'Europe s'accoutumait de plus en plus à ne pas compter sur elle comme un facteur prédominant ; on ne la connaissait plus, on ne s'intéressait plus à elle qu'en raison de ses dissensions et de la rivalité de ses vœux. C'est le seul dualisme de sa politique intérieure qui révélait la monarchie dualiste. Il convenait, avant toutes choses, de changer cela ; il fallait faire passer la politique extérieure au premier plan. Par là, l'Autriche-Hongrie reprendrait en Europe la place qui lui est due et du même coup bien des querelles intestines se trouveraient éteintes.

Telles étaient les idées dominantes du baron d'Erenthal, quand il prit possession du pouvoir, et comme, d'autre part, ainsi que je l'ai expliqué, il se sentait bien à l'aise du côté russe, il ne perdit pas de temps pour signaler son gouvernement par des mesures de vigueur. Dès l'année dernière, il lançait, d'une main résolue, l'affaire du chemin de fer Mitrovitz-Uvalz, qui surprit et alarma l'opinion russe. Puis survint la révolution turque, et M. d'Erenthal sans se laisser déconcentrer fait éclater sur l'Europe l'annexion de la Bosnie. C'est en vain que les puissances occidentales et la Russie eurent à la violation d'un solennel traité, dénoncé avec indignation et danger de troubles, réclament obstinément la réunion d'une conférence où la diplomatie autrichienne apparaîtrait en fautive posture devant des censeurs assemblés. M. d'Erenthal ne fait pas le moindre cas de tout ce tintamarre ; il est sûr que la Russie ne veut pas la guerre et cela lui suffit.

La netteté des vues, la ténacité dans l'exécution, un vigoureux réalisme, un prodigieux dédain pour les formules creuses, les protocoles mensongers, tout l'appareil trompeur de la vieille diplomatie ; tels sont les traits caractéristiques de la politique suivie par M. d'Erenthal, pendant toute la durée de cette crise orientale.

Cette netteté, ce réalisme, ce sens pratique sont peut-être chez lui des qualités éternelles. M. d'Erenthal est d'origine autrichienne ; son grand-père, m'assure-t-on, était un marchand juif qui s'enrichit en fournissant des vivres aux armées russes ; alors que ces armées opéraient sur le territoire autrichien, durant les guerres napoléoniennes. C'était là le premier acte de cette collaboration fructueuse avec les Russes que le petit-fils devait si brillamment poursuivre plus tard !

M. d'Erenthal, par bien des côtés, ne fait songer à Disraeli, un israélite lui aussi. Tout ce qui est sentimentalisme, idéologie, aspirations confuses et vagues, n'a absolument aucune prise sur lui. Il ne se soucie du fait et du seul respect de la force. La force lui paraît éternelle et faiblesse d'esprit. Ce qui compte dans un peuple, c'est le gouvernement, et la puissance du peuple est en raison directe de la puissance du gouvernement. Il va sans dire que radicalisme et, à plus forte raison, socialisme sont pour M. d'Erenthal d'horribles idées fautes, destinées à égarer, sinon à perdre, les nations qui commettent la faute de s'y abandonner. M. d'Erenthal est, dans tout l'acceptation du terme, un réactionnaire.

Les Etats de l'Europe se classent, selon lui, dans la mesure où le principe d'autorité et de discipline est sauvegardé en eux, dans la mesure où ceux qui les dirigent savent résister aux nouveautés dévorantes et aux funestes concessions. Par là, la Russie, pays conservateur et autocratique, règne en partie sa confiance. Cette confiance, M. d'Erenthal la donne sans réserve à l'Allemagne. L'antidote étroite, peut-être même l'absence de tous empires, ne serait pas chose à lui déplaire. On pourrait m'objecter que M. d'Erenthal, qui vient d'infirmer à la Russie un échec retentissant, s'y prend assez mal pour gagner à ses fins le gouvernement de Saint-Petersbourg.

Mais rien n'a prouvé que la douceur engageante et les sourires séducteurs ne vont pas succéder bien vite aux mauvais traitements. Après la politique « du poing sous la nez » l'Autriche et l'Allemagne essayeront, avec la Russie, la politique de la main tendue. La première avait pour objet de prouver aux Russes, trop attirés vers la France et l'Angleterre, de quelle formidable puissance disposent dans

l'Europe actuelle l'Autriche et l'Allemagne réunies. C'est en vain que l'Autriche et l'Allemagne disent non. Voilà la vérité et l'Autriche l'a dit. Le Cercle des Etrangers a fait principalement les choses : une coupe en argent (challenge annuel), ainsi que de nombreux prix dont la valeur dépasse 5.000 francs y seront chaudement disputés. »

Indépendamment des six ou sept si animés du jeudi et du dimanche, un effort par le Comité du Cercle aura lieu le lundi de Pâques dans les jardins merveilleusement fleuris de la villa Igeia.

Pendant la même semaine, le championnat méridional de football va provoquer une lutte sérieuse entre les concurrents du « Lipton Trophy » ; cette coupe en argent massif est le don magnifique du mécène des sports, sir Thomas Lipton.

Est-ce pour fournir aux orangers de la Conque d'Or une rime opulente que l'Autriche devient de plus en plus la ville où « fleurit l'étranger » ? Il en vient de partout : le dernier bateau de Tunis refaisait du monde ! La Compagnie de navigation italienne semble avoir été inspirée par l'effacement, aux applaudissements d'une foule enthousiaste, du lancement de son colossal dernier-né, le *Principe-Umberto*, dont les dimensions sont fort rassurantes pour l'avenir de nos transports.

Ajoutons, entre parenthèses, que dès la saison prochaine, un nouveau service extraordinaire mettra la Sicile à *jeux* de l'Egypte, et qu'un nouveau train de luxe y sera spécialement affecté. »

conférée à Mme de Nuovina et à M. Georges Enesco qui sont tous les deux roumains.

De Palermo.

Le prochain commencement du tournoi de tennis aura lieu à la villa Igeia. Le Cercle des Etrangers a fait principalement les choses : une coupe en argent (challenge annuel), ainsi que de nombreux prix dont la valeur dépasse 5.000 francs y seront chaudement disputés. »

Indépendamment des six ou sept si animés du jeudi et du dimanche, un effort par le Comité du Cercle aura lieu le lundi de Pâques dans les jardins merveilleusement fleuris de la villa Igeia.

Pendant la même semaine, le championnat méridional de football va provoquer une lutte sérieuse entre les concurrents du « Lipton Trophy » ; cette coupe en argent massif est le don magnifique du mécène des sports, sir Thomas Lipton.

Est-ce pour fournir aux orangers de la Conque d'Or une rime opulente que l'Autriche devient de plus en plus la ville où « fleurit l'étranger » ? Il en vient de partout : le dernier bateau de Tunis refaisait du monde ! La Compagnie de navigation italienne semble avoir été inspirée par l'effacement, aux applaudissements d'une foule enthousiaste, du lancement de son colossal dernier-né, le *Principe-Umberto*, dont les dimensions sont fort rassurantes pour l'avenir de nos transports.

Ajoutons, entre parenthèses, que dès la saison prochaine, un nouveau service extraordinaire mettra la Sicile à *jeux* de l'Egypte, et qu'un nouveau train de luxe y sera spécialement affecté. »

CERCLES

La Société hippique française a donné, avant-hier, au Jockey-Club, un dîner dont les convives étaient :

Sir Algernon Coote, M. Arthur E. Evans, M. G. Heaton, M. John Kerr, M. Walter Lloyd, M. Alfred G. Vanderbilt, M. Thomas de Anchoy, M. P. de Buren, M. de Lind, M. L. de Ligne, M. Dupich, baron de Teil de Havill, comte de Beaumont, comte d'Anville, comte de (Belmont), comte Duparcq, baron de Pludde, comte de Frawenberg, prince Mari, M. P. Winans, baron Peers de Nieuwburg, M. Goffard-Steinbach, M. Collière. — (New York Herald).

MARIAGES

M. Charles Derennes, le jeune et remarquable écrivain, est fiancé à Mlle Rosita Finaly, fille de M. et Mme Hugo Finaly.

C'est M. Henry Stresler, fils de M. et Mme Edouard Stresler, fils de M. et Mme Adrien Stresler, qui est fiancé à Mlle Adrienne Péan, fille du célèbre et regretté chirurgien et de Mme Péan née de Buzareignes.

On annonce le prochain mariage : Du comte Louis de Blois, ancien officier de marine, fils du regretté sénateur et de la comtesse Georges de Blois, avec Mlle Jean d'Adhémar, fille de M. et Mme Jean d'Adhémar, comte de Monteynard, fils du comte Hugues de Monteynard ; Du baron Daniel Portalis, fils du vicomte de Portalis et de la vicomtesse née de Bonachese, avec Mlle de La Rochebrochard, fille du vicomte de La Rochebrochard et de la vicomtesse née de Sachy de Fauriol ; Du comte Jean d'Adhémar, capitaine d'infanterie coloniale, avec Mlle Conqueré de Montbrison, fille du conseiller général de Tarn-et-Garonne, et de Mme Conqueré de Montbrison née de Gervain ; De M. Paul Bézie, avocat à la Cour, avec Mlle Marguerite Cretin ; Du comte de Romand, fils du marquis et de la marquise de Romand de Villars, avec Mlle Loppin de Gémieux ; De M. Pierre Mille, homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Yvonne Seruys, fille de l'industriel bien connu ; De M. Paul de Foucaud, lieutenant au 20^e chasseurs, fils de M. et Mme de Foucaud née Allenou, avec Mlle Yvonne de Vannoise, fille du baron et de la baronne de Vannoise née Sonnay.

FERRARI

La crise orientale

Londres, 6 avril.

En réponse à des questions, sir Edward Grey a déclaré que les négociations n'ont guère avancé et qu'il y a eu une non-communication au sujet des Balkans.

Les modifications au traité de Berlin ont été l'objet de discussions très vives entre les puissances dont les droits légaux sont directement affectés. Le règlement auquel on a abouti devra recevoir l'approbation des puissances signataires du traité de Berlin, du moins en ce qui touche les modifications à ce traité, et étant donné les difficultés accordées intervenues, le complet, le ministre, qui l'approbation sera promptement donnée.

Le ministre d'Italie a remis hier une lettre de son gouvernement contenant une proposition en vue de résoudre les difficultés pendantes. Dans la note par laquelle il a répondu, le Montenegro a déclaré qu'Antivari conservera son caractère de port de commerce ; que le Montenegro a une entière confiance dans les bonnes relations qu'il a l'intention d'entretenir avec l'Autriche-Hongrie. Il a ajouté qu'il s'accommodait de la décision des puissances concernant l'article 25.

Une copie de cette note sera remise au lendemain aux représentants des puissances signataires du traité de Berlin. Vu cette adhésion aux desirs des puissances, on croit ici que l'affaire sera réglée et que la consolidation des relations de bon voisinage avec l'Autriche-Hongrie n'est plus éloignée maintenant.

Constantinople, 6 avril.

On considère ici qu'une conférence est maintenant sans objet, car le Montenegro a refusé de reconnaître l'abrogation de l'article 25 du traité de Berlin, au sujet du Montenegro.

Londres, 6 avril.

Une note officielle dit que l'Angleterre n'insistera pas pour la réunion d'une conférence mais, qu'elle est prête à accepter si les autres puissances la jugent nécessaire. Le gouvernement britannique a d'ailleurs déclaré qu'il ne se prononcera pas sur l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine des que les négociations en cours au sujet du Montenegro sur l'initiative de l'Italie auront abouti.

Berlin, 6 avril.

On télégraphie de Vienne au *Berliner Tagblatt* que tous les cabinets des puissances ont donné leur consentement à l'annexion, sous condition que l'article 25 concernant le Montenegro serait modifié. — *Bosseron*.

LA triple entente

Saint-Petersbourg, 6 avril.

Un diplomate influent a déclaré au correspondant à Londres du *Norvège Vremia* que le cabinet de Saint-Petersbourg a informé les gouvernements anglais et français que la politique de la Russie, malgré les insinuations de la presse austro-allemande, restera fidèle à la triple entente et ne subira aucun changement dans le sens germanophile.

Les projets de Guillaume II

Berlin, 6 avril.

D'après ce qui se dit dans les milieux officiels, on ne sait encore rien du projet projeté à l'empereur Guillaume de faire une visite à Malte, où il se rencontrerait avec le roi Edouard, ni d'une visite de celui-ci à Corfou. Tout ce que l'on sait de certain est que Guillaume II passera à Venise les journées du 14, du 15 et du 16, et qu'il ne s'y rencontrera pas alors avec le roi d'Italie, cette entrevue aura sans doute lieu sur un autre point de la côte italienne, lorsque l'empereur reviendra de Corfou où il se croira rester trois semaines.

Pendant son séjour à Corfou, l'empereur recevra la visite des souverains de Grèce.

La marine autrichienne

Vienne, 6 avril.

Le budget de la marine sera presque doublé pour le prochain exercice : il sera porté de 63 millions à 110 millions, et cette aug-

mentation s'étendra sur les deux exercices suivants.

Car l'Autriche veut s'offrir aussi des *Dreadnoughts*, comme les autres grandes puissances navales, et mettre ses armements maritimes en harmonie avec la politique du baron d'Erenthal.

Après l'absoute, donnée par l'abbé Quignard, chanoine honoraire, curé de Saint-Louis d'Antin, le corps a été transporté au cimetière Montparnasse où a eu lieu l'inhumation.

Les honneurs militaires avaient été rendus à la maison mortuaire.

Les obsèques de M. Camille Moch, décédé en son domicile, auront lieu aujourd'hui mercredi, à deux heures et demie, 25, rue du faubourg Saint-Honoré. Inhumation au cimetière Montmartre. Ni fleurs ni couronnes. Il ne sera pas adressé de lettres. De la part de M. et Mme Ernest May, M. et Mme Paul Levy-Moch, M. et Mme Louis Rheims, M. Paul May et de toute la famille.

Nous apprenons la mort : De la Rév. Mère Marie-Dominique, née Lefort, prieure générale des religieuses dominicaines de la Congrégation de Notre-Dame-de-Grâce, décédée au couvent de Châtillon-sous-Bagnux, à l'âge de soixante-quatre ans. Ses obsèques ont été célébrées avant-hier dans la chapelle de ce couvent ; De M. Oscar de Vallée, née Lanchou, veuve du sénateur inamovible, premier avocat près la Cour de Paris, conseiller d'Etat de l'empire, décédé en son château de la Vallée, la belle-mère du colonel baron Hubert de Saint-Didier, de M. Thierry de La Coudrière, la grand-mère de M. Jean de Vallée, Robert et René de Saint-Didier, Pierre, Jean et Joseph de La Coudrière et de tante M. Lanchou. Ses obsèques ont été célébrées ce matin à onze heures, à l'église d'Orléans-Loir-et-Cher. Du comte de La Roque-Ordon, le sportsman bien connu, et l'un des vice-présidents de la Société hippique française, décédé au château de La Roque-Ordon (Gers). Le défunt avait épousé Mlle de La Boullerie ; De M. Alexandre Vitalis, membre correspondant des antiquaires de France, et de la Société nationale d'agriculture, décédé à Lodève (Hérault), à l'âge de cinquante-trois ans ; Du docteur Adolphe Parthey, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées) ; De M. Jacob, maître de conférence à l'Ecole normale supérieure de jeunes filles à Paris, ancien président de la Société des Sciences, ancien professeur de mathématiques à Brest, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à la suite d'une longue maladie ; Du comte Auguste Gardin du Boisidier, président honoraire du Tribunal de Montfort, décédé à Rennes, à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; De M. Rousselot, administrateur du journal la *Patrie*.

Les obsèques du baron de Roux-Larcy, chef du parti royaliste du Gard, ont eu lieu lundi à onze heures du matin à Paris, au milieu d'un immense concours de population.

Tous les comités royaux du département avaient envoyé des délégations. Après la cérémonie religieuse, plusieurs discours ont été prononcés au cimetière. M. de Kamel, député, au nom de Monsieur le comte d'Orléans, a adressé le dernier adieu au défunt, qui avait été le fidèle représentant du prince.

En Perse

Saint-Petersbourg, 6 avril.

On mande à la *Rouss*, de Téhéran : « Un assure que le Schah a demandé au général allemand von der Goltz de réprimer l'anarchie et que le général arrivera prochainement. »

Le correspondant ajoute que la conclusion de l'emprunt allemand dépend des résultats qui seront obtenus. »

Un naufrage

Tanger, 6 avril.

Le steamer anglais *Queen Adelaide*, qui a fait naufrage la semaine dernière près du cap Blanc, allait de l'Afrique à Glasgow. Ne pouvant aveuglément voir deux provinces par la rencontre d'une épave, le capitaine s'est couché sur un fond de sable à une cinquantaine de kilomètres de Mazagan, et l'équipage essaya de gagner la terre ; mais sept hommes seulement y réussirent et gagnèrent Mazagan, d'où le vapeur *Gibel Kibir* se porta au secours des naufragés et recueillit le reste de l'équipage, sauf le capitaine qui est resté à bord avec un homme.

COURTES DÉPÊCHES

Tokio-pacha, ancien ministre des affaires étrangères, est nommé ambassadeur de Turquie à Londres.

On télégraphie de New-York au *Daily Telegraph* que M. Taft aurait nommé M. Pacon, ancien secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, au poste d'ambassadeur à Paris.

Le *Corriere d'Italia* dit que le général Spingard, le nouveau ministre de la guerre italienne, envisage la possibilité d'établir le service de deux ans.

La navigation sur le Tigre a été suspendue en raison des troubles en Mésopotamie.

Des inconnus, dit une dépêche de Calcutta, ont jeté une bombe sur un train dans lequel devait se trouver le chef du Parlement ; deux Bengalis ont été tués.

Le sergent portugais Almeida Lima, qui fut mêlé à une tentative de révolte le 28 janvier 1903, a été poignardé par un de ses camarades, à la sortie du théâtre, à Setubal, où il était en garnison.

Un violent cyclone, accompagné d'un raz de marée, s'est abattu le 2 mars sur les Nouvelles-Hébrides et a ravagé plusieurs villes et villages. De nombreux navires ont été jetés à la côte.

Une tornade a en partie détruit la ville de Marion, dans l'Illinois.

Sur les ruines de Messine

Rome, 6 avril.

Le roi Victor-Emmanuel, accompagné du ministre de la marine, a débarqué ce matin dès l'arrivée du *Re Umberto* à Messine, et a fait une longue tournée, malgré la boue produite par les pluies récentes, à travers les décombres, s'arrêtant aux baraques construites par les sauveteurs, notamment celles des Américains où on lui a fait une ovation. Le Roi a également déjeuné et a visité le village qui porte son nom ainsi que les hôpitaux.

Dans l'après-midi, M. Roosevelt est arrivé à bord du paquebot *Admiral*, accompagné de l'ambassadeur des Etats-Unis à Rome, il s'est rendu à bord du *Re Umberto*, pour lui rendre visite et la Reine, M. Roosevelt a eu un entretien d'une demi-heure avec le Roi, et tous deux sont ensuite descendus à terre et sont allés visiter le village Regina Elena où la Reine les avait précédés.

Lorsque M. Roosevelt est arrivé à bord du *Re Umberto*, le Roi s'est avancé vers lui en lui disant : « Je suis heureux de vous la main de l'honneur le plus populaire du monde. »

Le Roi a photographié M. Roosevelt et l'ambassadeur des Etats-Unis a ensuite pris un instantané du Roi et de l'ex-président.

Le Roi et M. Roosevelt ont ensuite revêtu la capitainerie générale où ils ont pris congé très cordialement. M. Roosevelt est allé, avec son fils et l'ambassadeur des Etats-Unis, visiter les ruines de la ville et les baraques américaines, où il a été accueilli par des vivats enthousiastes.

En quittant les baraques, M. Roosevelt, malgré une forte pluie, est monté en voiture découverte et il a été l'objet d'une nouvelle manifestation de la foule et des patriotes américains.

M. Roosevelt s'est ensuite embarqué à bord de l'*Admiral*, qui est parti à six heures pour Port-Saï. — *PELIX*.

Les affaires du Venezuela

Pointe-à-Pitre, 6 avril.

L'ex-président Castro n'a pas débarqué à Pointe-à-Pitre. Il est resté à bord pendant l'escalade du paquebot.

New-York, 6 avril.

Des nouvelles de Caracas prêtent au président Gomez l'intention d'abandonner momentanément la présidence au vice-président Velutini, afin d'avoir plus de liberté pour parer aux difficultés qui pourraient résulter de l'arrivée de l'ex-président Castro.

Les dépenses du Danemark

Copenhague, 6 avril.

Le rapport de la commission du Folkething sur le projet de loi relatif à la défense nationale, qui vient d'être publié, réclame des réductions sur les dépenses proposées, et la minorité de la commission s'est prononcée pour le projet, car le gouvernement, concernant les fortifications de Copenhague du côté de la terre.

En Perse

Saint-Petersbourg, 6 avril.

On mande à la *Rouss*, de Téhéran : « Un assure que le Schah a demandé au général allemand von der Goltz de réprimer l'anarchie et que le général arrivera prochainement. »

Le correspondant ajoute que la conclusion de l'emprunt allemand dépend des résultats qui seront obtenus. »

Un naufrage

Tanger, 6 avril.

Le steamer anglais *Queen Adelaide*, qui a fait naufrage la semaine dernière près du cap Blanc, allait de l'Afrique à Glasgow. Ne pouvant aveuglément voir deux provinces par la rencontre d'une épave, le capitaine s'est couché sur un fond de sable à une cinquantaine de kilomètres de Mazagan, et l'équipage essaya de gagner la terre ; mais sept hommes seulement y réussirent et gagnèrent Mazagan, d'où le vapeur *Gibel Kibir* se porta au secours des naufragés et recueillit le reste de l'équipage, sauf le capitaine qui est resté à bord avec un homme.

COURTES DÉPÊCHES

Tokio-pacha, ancien ministre des affaires étrangères, est nommé ambassadeur de Turquie à Londres.

On télégraphie de New-York au *Daily Telegraph* que M. Taft aurait nommé M. Pacon, ancien secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, au poste d'ambassadeur à Paris.

Le *Corriere d'Italia* dit que le général Spingard, le nouveau ministre de la guerre italienne, envisage la possibilité d'établir le service de deux ans.

La navigation sur le Tigre a été suspendue en raison des troubles en Mésopotamie.

Des inconnus, dit une dépêche de Calcutta, ont jeté une bombe sur un train dans lequel devait se trouver le chef du Parlement ; deux Bengalis ont été tués.

Le sergent portugais Almeida Lima, qui fut mêlé à une tentative de révolte le 28 janvier 1903, a été poignardé par un de ses camarades, à la sortie du théâtre, à Setubal, où il était en garnison.

Un violent cyclone, accompagné d'un raz de marée, s'est abattu le 2 mars sur les Nouvelles-Hébrides et a ravagé plusieurs villes et villages. De nombreux navires ont été jetés à la côte.

Une tornade a en partie détruit la ville de Marion, dans l'Illinois.

Figaro à Londres

LA QUESTION NAVALE

Londres, 6 avril.

La campagne de l'opposition contre le gouvernement libéral, campagne que l'opposition base maintenant sur la marine, après avoir essayé de l'étayer uniquement sur la réforme douanière, continue dans la presse et au Parlement.

Un député demande au premier ministre s'il ne fera pas immédiatement ouvrir une enquête sur le fonctionnement de l'administration navale, enquête dont serait chargé un tribunal nommé par le gouvernement, et ayant la confiance de la population britannique.

Un autre député demande si le premier ministre ne convoquera pas une conférence impériale pour étudier avec les colonies les défenses navales de l'Empire.

M. Asquith répond au premier interrogateur qu'il ne conçoit pas bien les raisons pour lesquelles on ferait une enquête.

Il dit au deuxième que les colonies n'ont fait aucune proposition dans ce sens, et que le gouvernement ne prendra pas cette initiative.

LA COUR ET LA VILLE

La Reine et l'impératrice douairière de Russie ont reçu, cet après-midi, à Buckingham Palace, le général Booth, qui a fait à leurs Majestés le récit de son récent voyage en Danemark et en Scandinavie. Le grand chef de l'Armée du Salut est resté plus d'une heure avec la Reine et l'impératrice.

On a offert à lord Charles Darnley plus

de dix-neuf sièges de député, et cela en moins de six semaines. Lord Charles, bien que très reconnaissant de cet élan de sympathie, a décliné toute candidature parlementaire ; il n'a pas l'intention de se présenter avant les prochaines élections générales. Il est probable que lord Charles Beresford, acceptant une des nombreuses invitations qui lui ont été faites, publiera tout après les vacances de l'Armée et prononcera un discours fort important sur les questions navales. — *J. GORDON*.

Amérique latine

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 6 avril.

La situation. — La situation commerciale de la place est tout à fait excellente. Les fonds publics et les cédés poursuivent leur mouvement de hausse.

Le taux de l'escompte tend à baisser, en raison de l'abondance de l'argent et de la confiance générale.

Voyage du président. — M. Figueroa Alcorta, président de la République, s'est en route pour le tour de la Reine Parana et il sera de retour dimanche.

Le fonds de conversion. — Les dernières entrées d'or ont porté le fonds de conversion à 914,412,380 francs. L'année dernière, à la même date, ce fonds s'élevait à 741,426,675 francs. Il résulte donc d'une augmentation de 172,985,705 francs en un an.

Immigration. — Pendant le mois de mars, 12,856 immigrants se sont établis en Argentine.

La Vie mondaine

A SAINT-PETERSBOURG

La comtesse Klémouchine continue la série de ses dîners hebdomadaires qu'elle obtient toujours un grand succès.

Parmi les convives de jeudi dernier : LL. AA. le duc et la duchesse Georges de Mecklenbourg-Strelitz, le ministre des affaires étrangères et Mme Isvolsky, l'ambassadeur d'Allemagne et la comtesse de Pourtalès, le marquis de Beauvoir, le ministre de Bessarabie, le prince et la princesse Koukine, etc.

Après le dîner, réception restreinte. Autour des tables de bridge, reconnu :

L'ambassadeur de France et Mme l'amirale Touchard, l'ambassadeur d'

CASSATION

Par Abel FAIVRE



— Oh ! c'est simple... J'ai découvert qu'un témoin a prêté serment avec une main à laquelle il manquait un doigt.

HISTOIRE

DE

La Révolution turque (1)

Pourquoi ? comment ?

— SUITE —

Mais bientôt, agité moi-même par les mille questions qui me venaient aux lèvres, je repris :

— Oh en êtes-vous maintenant ? Un retour offensif de l'ancien régime n'est-il pas possible ?

Ihsan-bey eut un sourire de confiance et de force.

— Le Sultan n'est plus rien, plus rien, entendez-vous. L'ombre du Prophète est devenue un souverain constitutionnel. Le Sultan rouge offre à dîner aux membres du Parlement et il faut voir son empressement à verser lui-même à boire au président de la Chambre. Il dit : « Je pleure de joie de me sentir au milieu de mon peuple. » Dans son enthousiasme premier, il nous a offert d'être le président de notre groupe.

— Nous lui avons répondu :

« C'est Allah qui nous préside ! »

— Quand nos délégués furent reçus par le Sultan lui-même et lui demandèrent de renvoyer ses espions, il leur répondit : « Emportez-les ! » Cette façon de livrer sans discuter ses meilleurs serviteurs de la veille, témoigne d'une lâcheté sans borne. Comme ils se plaignaient de se voir ainsi sacrifiés, il leur dit :

« Mon peuple m'aime et il ne vous aime pas ! Qu'y faire ? »

— On les emmena au ministère de la guerre sous escorte.

— Et le Sultan, se voyant abandonné de tous, se mit sous la sauvegarde du Comité des Jeunes-Turcs.

— Aucun pouvoir public n'est plus entre ses mains. La police est dirigée par le ministre de l'Intérieur qui est Jeune-Turc.

— L'armée est aux mains du ministre de la guerre, un des nôtres. La marine également. Le Parlement fonctionne. Nous avons la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté de la parole, la liberté du vote. La Chambre est élue au suffrage à deux degrés par le peuple. Le Sénat, nommé pour les deux tiers par le Sultan et pour un tiers par la Chambre. Le Sultan est irresponsable et les ministres sont responsables. Les soldats et les officiers disent : « Nous ne connaissons que la Nation ! »

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

— Vous ne craignez rien de la famille impériale ?

— Au contraire. C'est le salut et la libération pour tous les princes. Leur existence était affreuse et ils jouissent peut-être plus que le peuple de l'abolition du régime.

— Le quatrième jour de la Constitution je reçus une lettre autographe du prince Abdul-Medjid, fils du sultan Abdul-Aziz, par conséquent neveu du sultan actuel, et qui a aujourd'hui quarante et un ans. Dans cette lettre, il me remerciait avec tous les Jeunes-Turcs d'avoir sauvé la Turquie d'un esclavage de quarante ans.

« Je voudrais aller vous voir, disait-il, et vous remercier de vive voix, mais je me conformerai à vos avis de prudence. »

« Ce prince, qu'on ne pouvait même pas saluer dans la rue, est aujourd'hui président de toutes sortes de sociétés ; il patronne des bals, des banquets. Les frères du Sultan se promènent comme de simples bourgeois. On les voit sur les petits bateaux du Bosphore et dans les rues de Stamboul. Leur joie doit être immense. Auparavant, il ne leur était pas possible de sortir de leur palais. »

Salah-Eddine, un des fils du sultan Mourad V, né dans le palais de son père, près de Dolma-Bagdad où on le tenait enfermé depuis sa naissance, et qui n'avait jamais eu de communication avec l'extérieur, apprit tout d'un coup que la révolution le faisait libre. J'allai le voir dans ce palais. Il me raconta sa triste existence. Il vivait sans argent, sans autres serviteurs que des espions placés par le sultan près de lui. Le palais n'avait pas été réparé depuis trente ans, parce qu'il était défendu d'introduire personne du dehors. Les plafonds restés dorés témoignaient seuls de l'ancienne demeure princière. Je trouvais les meubles brisés, les tapis déchirés. Il était défendu aux barques de passer sur le Bosphore à proximité du palais, et les fenêtres s'élevaient à quinze mètres au-dessus de la rue. On ne recevait ni journaux ni livres. Le sultan Mourad V malade du diabète, resta sans soin, de peur que le médecin pût constater qu'il n'était pas fou. Quand il mourut, un émissaire du Sultan lui cassa la tête sur le parquet à plusieurs reprises. Ses funérailles passèrent inaperçues ; elles eurent lieu devant cinq ou six soldats et un officier.

— Et quelles sont les réformes auxquelles le parti Jeune-Turc va se consacrer ?

— Aux réformes financières, d'abord. Le régime du despotisme a créé des abus de toutes sortes, impossibles à réformer du jour au lendemain. Tout le monde volait, tout le monde pillait. C'était le chantage et le pot-de-vin reconnus comme institutions d'Etat et on raconte, entre mille, l'histoire de ce préfet de Constantinople qui réclamait une somme énorme de la Compagnie des eaux, en lui disant : « Si vous ne me donnez pas ce que je vous demande, le bruit courra qu'un porc est mort dans vos réservoirs et personne ne voudra plus boire de votre eau. »

— On cite aussi celle de ce bateau dont le Sultan, ayant peur de traverser la ville, se sert chaque année pour aller à la Pointe du Sérail embrasser le manteau du Prophète. On avait persuadé au Sultan que ce bateau était miné et qu'il courait un grand danger en s'y embarquant. Il ordonna donc d'en acheter un autre en Angleterre. C'était un vieux clou sans aucune valeur qui fut peut-être payé 20,000 francs et qui, d'intermédiaire en intermédiaire, arriva à coûter 600,000 francs au Palais.

— L'exemple venait de haut. Le Sultan était le premier voleur de l'Empire. Nous lui avons fait rendre des biens nationaux qu'il s'était appropriés pour une valeur

de cent millions. Il a touché aussi pour son frère Mourad 300,000 livres turques, soit près de 7 millions, que son neveu lui réclame aujourd'hui. Cela n'a guère d'importance pour lui. Nous savons très bien qu'il possède une fortune de près de 900 millions placée à l'étranger, qu'il a amassée en prélevant pour son compte la moitié des revenus de l'Etat.

— On a commencé par réformer l'économie du palais en renvoyant 780 cuisiniers inutiles, en licenciant l'armée des espions et en diminuant le sérail. Pendant le seul mois du Ramadan, les cuisines d'Yildiz coûtaient plus de deux millions de francs ! Et puis, comme sa liste civile, s'élevant à 10 millions, lui a toujours été payée trois ans d'avance, on a remis les choses au point, en lui disant : « Vivez sur votre argent ; on ne vous payera rien avant trois ans. » Très obéissant, il a déjà fait venir d'Angleterre une forte somme pour son usage personnel.

— Il faudra aussi penser à diminuer le nombre de nos officiers de marine puisque, pour quatre bateaux, nous avons vingt amiraux.

— La douane est libre maintenant. On peut faire entrer en Turquie ce qu'on veut. Quand je pense que, sans permission spéciale, on refusait l'entrée de l'encre d'imprimerie ! Les automobiles commencent à circuler, le téléphone fonctionne, on installe des tramways électriques. Plus de passeports, — excepté du côté bulgare, puisque la Bulgarie en exige de nous ; plus de bakchich ! Des étudiants turcs sont déjà arrivés à Paris ; nous en enverrons de plus en plus. Car il nous faut lutter contre le sentiment de haine envers l'étranger, que le Sultan a cultivé autant qu'il l'a pu depuis trente ans.

— Nous allons nous occuper aussi des écoles du pays. Le programme est déjà élaboré sur le modèle des écoles d'Europe. Le français est obligatoire partout, même dans les écoles primaires ; l'anglais s'enseigne aux officiers de marine, et l'allemand à l'école militaire.

— L'éducation des femmes ne sera pas oubliée. Le Sultan a déjà dû céder un de ses palais entouré d'un grand parc pour y créer un lycée de jeunes filles. Nous ferons venir des institutrices de France. Les femmes valent mieux chez nous que la réputation qu'on leur a faite. Elles furent les collaboratrices actives de la Révolution, et se conduisirent admirablement pendant tout le temps de la conspiration. Elles aidèrent la propagande en transportant les papiers dangereux sous leur voile. Car la police ne touche pas les femmes, à moins de suspicion grave.

— Le désir unanime des gens intelligents en Turquie est d'arriver à la paix intérieure et d'apaiser les difficultés extérieures. Dans les affaires bulgares nous nous sommes donnés comme consigne absolue de ne pas bouger, de ne pas perdre notre sang-froid. La guerre rendait de nouveau le Sultan populaire et la réaction s'ensuivait sans aucun doute. Nous nous rappelons très bien que notre Constitution de 1876 fut abolie à l'occasion de la guerre avec la Russie en 1877.

— Nous désirons que les peuples d'Europe les plus civilisés, la France et l'Angleterre, surtout, nous aident. M. Laurent, président de la Cour des comptes, a bien voulu nous prêter ses lumières pour le relèvement de nos finances ; un

amiral anglais s'occupe de notre flotte et un officier allemand de notre armée. L'Allemagne a perdu avec l'avènement du nouveau régime. Beaucoup de combinaisons, basées sur l'amitié du Sultan, furent renversées. Il faut qu'elle travaille à présent à acquérir la sympathie de la Turquie. Oh ! elle fera tout ce qu'il faudra pour cela. Je suis tranquille.

— Il n'y a chez nous, pays riche et peuplé, ni industrie ni commerce ; l'agriculture est demeurée dans l'enfance. L'avenir est infini. Avec un gouvernement normal, de l'ordre et de la liberté, la prospérité va nous venir. Les capitaux étrangers trouveront ici de quoi fructifier. Nous en avons besoin. On peut former désormais des sociétés financières librement, à la simple condition qu'elles renferment un tiers d'Ottomans, condition bien naturelle.

— Le peuple turc vous suivra-t-il dans votre mouvement de rapprochement vers la civilisation européenne ? N'y a-t-il pas, chez vous, beaucoup de fanatiques ? Il reste encore des Arméniens à massacrer.

Ici, M. Ahmed-Ihsan protesta énergiquement.

— Le Turc n'est pas ce qu'on pense généralement, un être brutal et fanatique. C'est un être doux, honnête, patient et loyal, bonasse même et naïf, très attaché à son pays, et passionné de liberté individuelle, mais ignorant, non pas fanatique. Le Sultan aujourd'hui n'en doute plus. Les massacres, c'est un fait reconnu, furent organisés par le Palais avec le concours de sa police, déguisée en Kurdes. La preuve indiscutable, c'est que sur un seul communiqué du gouvernement, les massacres cessèrent aussitôt. Vous pensez que s'il s'était agi d'un mouvement populaire, il eût été un peu plus long à s'arrêter...

— Comment expliquez-vous qu'il n'y a pas eu, au moment de la Révolution, de troubles, de pillages, de sang versé ?

— L'enthousiasme public était d'une telle qualité, les âmes remplies d'une telle joie, que Constantinople a vécu sans police pendant quinze jours, et qu'aucun vol, aucun crime, aucune violence ne se produisirent. Ce qu'on fit de pire, ce fut de couvrir de crachats méprisants les voitures des ministres malhonnêtes. Il eût été très facile, vous le comprenez à présent, de tuer le Sultan et son entourage.

Nous avons voulu montrer, par notre sagesse, notre sérieux. Mais des gens se sont punis. Une dizaine de ministres prévaricateurs arrêtés par nous attendent le jugement de la commission parlementaire qui décidera de leur sort. Quant à Nedjib-Melhamé, l'ancien chef de la police arrêté aussi par nous, le tortueux impitoyable qui infligeait la question aux Jeunes-Turcs arrêtés, en plaçant sur le dos de leur main un charbon ardent, comme au moyen âge, et leur disait : « Nommez vos complices ! », celui-là passera en Cour d'assises.

— Quant à Selim-Melhamé, un autre ministre terriblement voleur, que nous aurions voulu voir arrêter avec les vingt millions qu'il emportait, il a pu fuir par le Bosphore, sur la mouche de l'ambassade d'Italie, son genre étant un noble italien. Il est à Rome. Qu'il y reste.

Dambileuse.

LES VITRAUX CHAMPIGNEULLE

Champigneulle ! Un tel nom se passe de commentaires : il éveille aussitôt dans l'esprit l'image des plus beaux vitraux qu'ait créés l'art contemporain. Sa renommée mondiale est, d'ailleurs, ancienne. Elle date de 1837, époque à laquelle MM. Maréchal et Champigneulle fondèrent à Metz leur célèbre maison.

Après la guerre, les ateliers furent transférés à Bar-le-Duc, aujourd'hui ils sont à Paris, 96, rue N.-D.-des-Champs, où M. Ch. Champigneulle a réuni, en une seule maison, celle de Bar-le-Duc, les maisons Coffetier et la Société artistique de peinture sur verre. Depuis sa fondation, la Maison Champigneulle a obtenu les plus hautes récompenses à toutes les expositions. La plupart des cathédrales et églises de France et un grand nombre à l'étranger depuis Notre-Dame de Paris, Reims, Chartres, Le Mans, Châlons, Bourges et Metz, jusque Cologne, Londres, Bruxelles, New-York, presque toutes les églises ou chapelles de Paris, les monuments publics, palais, hôtels de ville, sont ornés de ses compositions et de ses œuvres.

Aujourd'hui, plus que jamais, la Maison Champigneulle cherche à approprier le Vitrail aux exigences de la vie moderne, à la décoration des édifices civils et des appartements. Une visite, d'ailleurs, que nous conseillons aux fervents de l'art du vitrail, c'est celle de la magnifique Salle d'Exposition de l'Etablissement de Peinture sur verre de la rue N.-D.-des-Champs et du boulevard Montparnasse. On peut y voir exposés, entre autres, trois grandes verrières d'après les calques originaux de la cathédrale de Bourges et de Chartres, *Truand et Ribaudé* de Jordaens, un beau *Vitrail de Jeanne d'Arc*, exécuté d'après les cartons d'Albert Maignan pour le concours d'Orléans.

S.

LES Miettes de la Science

UN NAVIRE SANS CLOUS

Tout le monde connaît — ou pressent — l'immense intérêt qui s'attache à l'étude du magnétisme terrestre. Il ne s'agit, en effet, de rien moins que de l'analyse des phénomènes accidentels ou périodiques susceptibles d'influencer la direction de l'aiguille aimantée : ce n'est donc pas seulement la science pure qui est en jeu, mais la sécurité même de la navigation.

On ne se doute guère, en revanche, parmi les gens du monde, des difficultés inouïes que présentent ces recherches, dont la délicatesse n'a d'égale que la précision.

Songez que le voisinage du moindre fragment de fer ou d'acier suffit pour perturber les opérations et fausser les calculs. L'histoire du physicien américain qui ratait toutes ses observations à cause du fil de fer dissimulé sous la coiffe de son chapeau est légendaire dans les laboratoires.

Il faut donc, à tout prix, éliminer le métal subversif. Ce n'est pas toujours aussi commode qu'on pourrait le supposer.

A terre, sans doute, il est facile d'écarter

tout ce qui peut ressembler à un couteau, un trousseau de clefs, une arme, un outil, un busc de corset, etc. Mais, en mer, à bord d'un navire, fût-il même spécialement équipé pour ce genre de recherches, comment se passer de fer et d'acier, ne fût-ce que sous forme d'armatures, de clous ou de boulons ?

Il était réservé à l'Institut Carnegie, fondé à Washington par le célèbre milliardaire, de résoudre le problème. Le navire qui vient d'être construit, pour le compte de cet Institut, en vue des campagnes futures d'observations magnétiques, sera, en effet, à ce point de vue spécial, quelque chose d'absolument inédit et d'absolument parfait. Ce sera un navire *non magnétique*, dans lequel, à part les cylindres et les rouages du moteur (à explosion), il n'entrera pas un atome de fer ni d'acier. Inutile d'ajouter que le moteur sera isolé de telle façon que l'influence de ses masses métalliques pourra être considérée comme pratiquement négligeable.

Ce navire paradoxal jauge 568 tonnes : ce n'est donc pas précisément une petite barque. Il mesure 46 mètres de longueur, porte deux mâts et peut, le cas échéant, marcher à la voile.

Entièrement construit en bois, il n'utilise, pour l'assemblage de sa charpente, que des chevilles de cuivre ou de bronze, métaux non magnétiques. Quant aux revêtements, ils sont en verre.

On révérait malaisément un instrument mieux approprié à son but. Malheureusement, c'est un instrument de luxe : il faut être milliardaire pour se l'offrir.

Emile Gautier.

Amitiés franco-suédoises

LE BARON BONDE

Le baron Bonde, que recevaient hier M. et Mme d'Estournelles de Constant, et qui vient d'arriver à Paris pour fixer avec le sénateur de la Sarthe le programme du voyage des parlementaires français en Scandinavie, est l'un des personnages les plus considérables de la Suède.

Grand seigneur, lettré, volontiers protecteur des arts, porteur d'un grand nom, possesseur d'un magnifique domaine où il organise des fêtes somptueuses, il joue, au Parlement, dans la politique de son pays, un rôle essentiel, et il est, pour l'étranger, l'un des hommes les plus représentatifs de la Suède moderne. Ses compatriotes, pour l'honorer davantage, disent quelquefois de lui qu'il est leur duc d'Aumale. C'est lui que le roi Gustave V envoya naguère comme ambassadeur extraordinaire, pour notifier son avènement au Président de la République. Lorsque les parlementaires suédois furent reçus à Paris, il était à leur tête. Et comme il s'agit, à présent, d'organiser la visite des nôtres à Copenhague, à Stockholm et à Christiania, c'est lui encore qui, fourrier bénévole, se donne la peine de faire le voyage de Paris pour en déterminer les détails.

Le baron Bonde est, de notre pays, un ami ancien et fidèle, l'ami des bons et des mauvaises heures ; il aime à rappeler que, nommé secrétaire d'ambassade, c'est ici qu'il a l'honneur de

les camarades de ce dernier ont cessé le travail. Une réunion a eu lieu entre les patrons et des délégués ouvriers pour solutionner le conflit. Jusqu'à présent, tout est calme.

Cherbourg, 6 avril.

Les ouvriers tailleurs de pierre, employés au chemin de fer en construction de Cherbourg à Barfleur, ont cessé le travail, réclamant une augmentation de salaires. Les grévistes sont calmes.

Gazette des Tribunaux

Tribunal correctionnel (9^e Chambre) : L'enlèvement de Mlle Bassot (5^e audience).

Le voilà donc terminé ce douloureux et angoissant procès qui mettait aux prises une mère et une fille. Il se termine par une condamnation, mais si petite, si légère, si atténuée, qu'elle équivaut presque à un acquittement. Un franc, telle est la somme que Mme Bassot aura à payer pour avoir voulu soustraire sa fille à l'influence de Mlle Le Fer de La Motte. Pas même à payer, pour cette toute petite amende, le Tribunal accorde la loi de sursis. Mlle Bassot demandait l'acquittement de sa mère; le Tribunal fut indulgent; ce n'est pas cette condamnation qui mettra une barrière infranchissable entre deux êtres faits pour s'aimer. Car, c'est l'affection qui a fait agir Mme Bassot; tel est évidemment le sens très précis du jugement du Tribunal.

On chuchotait à voix basse que M. Labri pourrait des documents nouveaux, et scandaleux, à la barre. Il a plaidé avec le tact le plus parfait. L'avocat de Mme Bassot, il faut l'en louer, s'est tenu uniquement à son rôle de défenseur, laissant au Tribunal le soin de juger. Il y a pourtant un moyen de tout dire sans blesser personne, c'est ce qu'a fait M. Labri. Avec tout son talent, il fut éloquent, vibrant et souriant. D'ailleurs très court et les plaidoiries les plus brèves sont toujours les meilleures. Tout n'avait-il pas été dit et redit déjà depuis cinq audiences, et ce qui importait, c'était le dénouement, le jugement du Tribunal.

M. Labri ne voit pas dans ce procès un retour au passé, un recul vers les siècles où les doctrines et les querelles religieuses dominaient toute la pensée d'une nation. Non, rien ne change, et le cœur humain ne varie guère. « La déformation du sentiment religieux est toujours la même à travers les âges. » Et, c'est parce que M. et Mme Bassot sont des croyants, qu'ils sont profondément religieux, qu'ils ont voulu lutter contre l'influence de Mlle Le Fer, celle qui, d'après les paroles de l'abbé Périès, avait « la prétention abominable de dire qu'elle était le Christ, qu'elle était la Grâce. » C'est contre elle, et elle seule, que Mme Bassot a engagé le combat, contre ce que Mlle Duhem appelait elle-même « le mercédisme », comme s'il se fût agi d'un ne sait quelle hérésie nouvelle ou de quel que doctrine neuve orthodoxe. Il ne s'agit point de la Maison sociale avec laquelle il faut bien se garder d'identifier Mlle de La Motte. Et de cette Maison sociale, un mot ne sera dit par M. Labri. « On rencontre, dit-il, trop de bonnes volontés; on y trouve trop d'ardeurs sincères. »

« Je ne suis point folle. Je n'ai jamais été folle », disait Mlle Bassot. Et, devant cette jeune fille sympathique, à la voix nette, à l'intelligence visiblement lucide et saine, on était étreint d'une douleur profonde à l'idée que les quatre murs d'un asile d'aliénés auraient pu se refermer sur elle. Ce n'est point là ce qu'aurait voulu sa mère, nous dit M. Labri. Elle aurait simplement essayé de la garder auprès d'elle, de la soigner à ses côtés. La soigner. Était-elle donc malade? Le docteur Ardin l'affirmait dans son certificat :

« Je ne suis point folle. Je n'ai jamais été folle », disait Mlle Bassot. Et, devant cette jeune fille sympathique, à la voix nette, à l'intelligence visiblement lucide et saine, on était étreint d'une douleur profonde à l'idée que les quatre murs d'un asile d'aliénés auraient pu se refermer sur elle. Ce n'est point là ce qu'aurait voulu sa mère, nous dit M. Labri. Elle aurait simplement essayé de la garder auprès d'elle, de la soigner à ses côtés. La soigner. Était-elle donc malade? Le docteur Ardin l'affirmait dans son certificat :

Au premier abord, écrivait-il, Mlle Bassot paraît avoir un état mental normal, parce que son intelligence est faite surtout de facultés d'assimilation qui lui permettent de raisonner sur tous sujets. En l'observant de plus près on ne tarde pas à voir combien les facultés de Mlle Bassot sont faibles et ingéles. Il y a d'abord un véritable rétrécissement du champ mental qui fait que Mlle Bassot concentre son activité cérébrale sur le sujet qui l'absorbe pour un temps, sujet qui devient une obsession et auquel elle ramène tous les événements contre toute logique.

Contrairement à son apparence, Mlle Bassot est d'un caractère excessivement faible, suggestionnable à l'extrême; elle est d'une naïveté incroyable et maladroite. Par persécution, par auto-suggestion on lui fait croire des propos éhémérés.

En résumé, Mlle Bassot est atteinte de débilité mentale constituant de l'imbécillité avec certaines facultés mentales très développées (intelligence assimilation) tandis que d'autres sont atrophiées. Il y a environ un an que je n'ai vu Mlle Bassot. Ce que je connais de ses actes depuis cette époque me confirme encore dans mon opinion.

Ch. ARDIN.

Il nous semble nécessaire de donner ce document, lu par M. Labri.

C'est justement, en effet, que Mlle Bassot s'insurgeait contre ce certificat.

Quoi, tout en constatant notre intelligence, un médecin peut nous déclarer « imbeciles et débiles » et un asile de fous nous séquestrer? Il faut une enquête, un débat, une plaidoirie avant d'enfermer un coupable en prison! Un tout petit certificat médical comme celui-ci peut nous envoyer à l'asile sans qu'on nous entende! C'est un mandat de Dépôt signé par le médecin, sans contrôle et sans appel.

Mais M. Labri nous rassure. Mme Bassot n'aurait pas voulu séquestrer sa fille. Elle a visité en Suisse plusieurs établissements et n'a fait choix de l'hospice du Bel Air que parce que le docteur Weber avait consenti à ce que Mme Bassot y accompagnât sa fille. Lui aussi, le docteur Weber, trouvait les soins médicaux nécessaires. On lui avait montré, en effet, les lettres de Sour Mercédès. Elles lui paraurent étranges.

Il est très certain, écrivait-il à Mme Bassot, que cette espèce de congrégation doit être bien remarquable. Des pièces copiées, mais écrites par Mlle votre fille, le ressort à l'évidence qu'elle est complètement prise dans ce rouage, tandis que, d'autre part, l'analyse de l'écrit paraît encore dénoter un sentiment pour le côté pathologique de cette affaire. Du moment que vous seriez ici avec mademoiselle, il ne peut plus être question de séquestration ni de disparition. Il est fort probable que si mademoiselle veut parler, si elle réussit à gagner sa confiance, on saura en peu de temps à quoi s'en tenir. Il est réglé également que ces œuvres d'êtres suggestibles se reprennent

no fois qu'ils sont séparés de celui qui dirige le troupeau, à condition toutefois que cela n'ait pas duré trop longtemps. En résumé, il me paraît bien justifié que, dans ces conditions, des parents soucieux de l'avenir de leur enfant désirent être renseignés exactement sur son état mental, et cela ne peut se faire autrement que par un séjour dans un asile ou clinique. Demain ou samedi je vous transmettrai l'opinion du médecin qui aurait à fournir le certificat d'entrée.

Ce sont les lettres de Sour Mercédès que le général Bassot communiquait, montrait autour de lui, qui ont fait déclarer aux médecins que l'influence de Mlle Le Fer pouvait être dangereuse pour Mlle Bassot. Cette correspondance avec Mlle Duhem dont M. Labri hier encore lisait ces quelques très courts extraits :

Mon Dominique m'est très cher; c'est mon Dominique. Je suis heureuse de la vision que Jésus lui donne en me montrant à lui... Je remercie Dieu que Dominique soit fidèle à l'amour de Jésus dont j'ai la joie d'être le moyen et la preuve. You, you, you!

Cette correspondance a dominé tout le débat. Ces lettres, lues à l'audience (d'ailleurs toujours par fragments, ce qui rend sur elles le jugement difficile) sont en effet tout le procès. Mysticisme, dit l'un; hérésie, dit l'autre; mysticisme sensuel, dit un troisième. Que de protestations, d'interjections, de procès déjà au sujet de ces lettres! A la barre, Mlle Le Fer et Mlle Duhem s'indignaient de la production de cette correspondance. Hier encore, Mlle Le Fer demandait au juge des référés de la supprimer des débats en la mettant sous séquestre.

D'autres attaquaient violemment M. l'abbé Périès, l'accusant d'avoir manqué à tous ses devoirs en permettant que ces lettres fussent lues en audience publique après s'en être dessaisi. On annonce même un procès civil de Mlle Le Fer contre Mme Bassot pour s'être servie de cette correspondance.

Mais comment a-t-on ces lettres et qui les a versées aux débats? L'abbé Périès, qui les ont des mains de Mlle Duhem, tient à l'expliquer nettement, et à justifier sa conduite en ce procès. M. Labri donne lecture d'une lettre qu'avant-hier lui écrivait M. l'abbé Périès :

Mon cher Maître,

Ayant été dans l'impossibilité, au point de vue du droit, d'intervenir aux débats à la suite de ma déposition, j'ai dû laisser passer bien des inexactitudes qui ont permis aux personnes malintentionnées de dénaturer le rôle joué par moi dans cette affaire. Vous savez personnellement que c'est pour obéir à un devoir impérieux qui s'imposait à une conscience de prêtre que je suis venu à l'audience, malgré des conseils de prudence qui m'avaient été donnés.

Puisque vous présentez demain la défense de la malheureuse Mme Bassot, je vous demande instamment de vouloir bien donner lecture au Tribunal de quelques lignes d'une lettre que Mlle Duhem, qui détruisait, je pense, et cette fois d'une façon définitive, l'œuvre ayant trait à ce que je n'aurais eu le droit de rien communiquer à M. et à Mme Bassot.

Vous savez que c'est pour obéir à un scrupule de conscience que mes conseils et moi-même n'avons pas voulu verser cette pièce aux débats tant qu'il y a eu une partie adverse à cause des nonnes propres étrangers au procès qui y sont cités par ailleurs. Voici cet extrait :

« Monsieur l'abbé, je vous serais très reconnaissant de ne pas encourager Mme Bassot à me demander toujours du secours. Je lui envoie sans qu'elle me presse toutes les personnes et indications qui peuvent servir sa cause; qu'elle ne doute pas de ma fidélité. »

Ces lignes se passent, n'est-ce pas, de commentaires? Quant à la production actuelle des lettres à l'audience, le général Bassot, avec une loyauté toute militaire on a pris la responsabilité entière, et il serait démenti surabondamment par l'échange des lettres qui a eu lieu entre lui et moi, que je n'avais pas donné mon autorisation à un acte auquel je suis tout à fait étranger.

Recevez, etc.

PÉRIÈS.

C'est donc le général Bassot, ceci est très net, qui a pris la responsabilité de la communication de ces lettres. Et Mlle Duhem, à cette époque, nous dit M. Labri, ne s'y opposait pas, bien au contraire. Elle était l'alliée de la famille Bassot, dit M. Labri, parce qu'elle aussi avait été une victime de l'influence de Mlle Le Fer de La Motte :

« Quand votre enfant veut faire un faux pas qui le fera tomber dans un précipice, disait le général Bassot, on l'empêche de faire ce faux pas. » Mme Bassot n'aurait pas essayé autre chose.

En terminant M. Labri réclame l'acquiescement de Mme la générale Bassot. « Et ce jugement, dit-il, fera pénétrer un trait de lumière dans l'âme obscure de Mlle Bassot. »

Avant M. Labri nous avons entendu M. Sadoul, plaider fort joliment pour Mlle Bassot, cet ancien agent de la Sûreté qui avait recherché Mlle Bassot, indiqué son adresse à ses parents et qui aurait facilité son enlèvement.

La délibération du Tribunal fut courte. L'opinion des juges était faite depuis longtemps à la suite de ces longues audiences. En cette querelle de famille le Tribunal a pris le parti des parents.

Voici, au surplus, le jugement :

En ce qui concerne M. Labri :

Attendu qu'il n'est pas suffisamment établi que le prévenu ait agi de mauvaise foi; qu'il doute tout au moins subsiste qui doit lui bénéficier;

Le renvoie des fins de la plainte sans amende ni dépens;

En ce qui concerne la dame Bassot :

Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats la preuve que la dame Bassot a volontairement exercé des violences et voies de fait sur la personne de sa fille; qu'elle reconnaît d'ailleurs elle-même les faits qui lui sont reprochés;

Attendu que ces violences consistent dans le fait de coopérer à l'enlèvement de sa fille de Mlle Bassot et de l'emmener dans une maison de santé contre son consentement et sa volonté; que la dame Bassot prétend, il est vrai, n'avoir agi que dans l'intérêt exclusif de sa fille, et non seulement ne pas avoir voulu lui nuire, mais au contraire la sauver d'un péril qu'elle estimait certain;

Attendu qu'il appartient au Tribunal de décider si l'auteur de la violence a agi dans la plénitude de son devoir, ou si, au contraire, il l'a excédé;

Attendu que, quelles que fussent la crainte et les appréhensions que pouvaient faire naître dans l'âme de sa fille les lettres parvenues à sa connaissance et les faits qui lui étaient rapportés, elle n'avait cependant pas le droit d'employer la violence à l'égard de sa fille majeure, pour la détourner de la voie qu'elle voulait suivre;

Attendu toutefois qu'en raison des circonstances spéciales et particulières de la cause, il y a lieu de faire à la dame Bassot l'application de la loi de sursis;

Par ces motifs :

Condamne la dame Bassot à l'amende, lui fait l'application de la loi de sursis, et la condamne aux dépens, dont la partie civile est déclarée responsable.

Un franc d'amende avec sursis. Le minimum du minimum.

La condamnation du Tribunal ressemble à ces querelles entre parents et enfants, qui finissent toujours par une carresse.

Georges Claretie.



Après que les dents ont été nettoyées avec l'eau dentifrice Ode, toute la bouche semble rajouée, comme le corps après un bain.

L'Ode nettoie non seulement les dents, mais il les préserve aussi de la carie.

Nouvelles Diverses

LACIE VENGEANCE

Au numéro 11 de la rue Cuvier, quartier de l'hôpital Saint-Louis, demeurait depuis deux ans, au deuxième étage, M. B. Scula, entrepreneur de peinture, et sa femme, âgée de trente ans. M. Scula occupait plusieurs ouvriers. Dernièrement, il dut en congédier un, Gualtiero Tabachi, d'origine italienne, âgé de vingt-six ans, demeurant rue Le-Sage.

Tabachi déclara qu'il se vengerait. Hier matin, comme M. Scula venait de partir pour son travail, l'italien venait sonner chez lui. Il s'était enveloppé dans un ample manteau et affublé d'une fausse barbe. Mme Scula, qui était seule, ouvrit. Que se passait-il? On l'ignora. Mais une voisine entendit le bruit d'une dispute, suivie d'un râle étouffé, puis un profond silence, troublé seulement par les aboiements d'un petit chien.

Elle courut chercher un gardien de la paix. Au moment où elle revenait avec lui, Tabachi descendait l'escalier en courant. L'agent voulut l'arrêter. Il se débattit. Dans la lutte, sa fausse barbe tomba. On le conduisit au commissariat du quartier.

Dans l'appartement on trouva M. Scula mort sur le parquet. Elle avait été frappée au sein gauche d'un coup de poignard. Au commissariat, Tabachi fut trouvé porteur de l'arme qui lui avait servi à commettre son crime, d'un revolver chargé et d'une serviette roulée de façon à servir de bâillon.

Il prétendit que se trouvant sans argent pour son terme, il était venu solliciter un prêt de Mme Scula. Mal accueilli par elle, il s'était laissé emporter par la colère et l'avait frappé.

Cette version est tout à fait inadmissible. Les armes emportées par l'assassin, le bâillon préparé, le soin de cacher ses traits par une fausse barbe, tout dénote la préméditation.

Résolu à se venger de son renvoi, Tabachi, n'osant sans doute pas s'attaquer à son patron, a trouvé plus facile et moins dangereux de s'attaquer à une femme. Celle-ci, contrairement à ce qu'il prétendit, n'avait certainement reçu, car on a trouvé sur la table de la salle à manger un verre de vin qu'elle lui avait versé.

Peut-être a-t-il voulu, par la menace et l'intimidation, se faire remettre de l'argent et a-t-il assassiné sur un refus. Probablement aussi, il voulait voler. Ce sont les aboiements du chien qui l'ont déterminé à prendre la fuite. L'instruction, sans doute, éclaircira tout cela.

SUICIDES

Un jeune homme de vingt-trois ans, dont les parents habitent la province, et pour lequel une certaine situation, avait contracté il y a trois ans une liaison avec une ouvrière, Léa Potta, âgée de vingt-huit ans. Sur les instances de son père, il signifiait hier à sa maîtresse qu'il avait résolu de rompre, et une scène d'explications eut lieu entre eux.

Léa Potta, désespérée, sortit un revolver de sa poche et se tira une balle dans la tempe droite. La mort a été instantanée.

Dans un accès de neurasthénie, M. le docteur Georges Vallier, âgé de soixante-deux ans, demeurant 131, boulevard Voltaire, s'est suicidé hier en se tirant deux balles de revolver dans la tempe.

Un jeune homme de seize ans, Jean Renaux, demeurant chez ses parents, à Dijon, était venu passer dix jours à Paris en emportant quelques économies, qu'il eut bien vite dépensées. Craignant les remontrances de son père, le malheureux s'est jeté hier dans le bassin de Ville d'Amour.

Des marins ont réussi à le sauver. Jean Renaux, qui avait perdu connaissance, a été transporté à l'hôpital Saint-Louis. Ses parents ont été prévenus par M. Rouffaud, commissaire de police.

Un employé de commerce, M. Alexandre Lahorde, âgé de soixante-cinq ans, s'est coupé hier la gorge d'un coup de rasoir, rue des Prairies. Il a été transporté mourant à l'hôpital Tenon.

SOUS-SOLS INONDÉS

Par suite de la rupture d'une prise d'eau, les sous-sols du bazar de l'Hôtel-de-Ville ont été en partie inondés hier à deux heures de l'après-midi.

La fuite a été bouchée rapidement et tout danger a été écarté. On avait craint un instant que l'eau n'invasât le Métropolitain.

CADEAUX DE PAQUES

Les Grands Magasins Dufayel mettent en vente, à l'occasion des Fêtes de Pâques, un choix considérable de brillants, perles et pierres fines de premier choix, achetés directement à la tailleurie et montés dans leurs ateliers avec un soin parfait et selon le goût de chaque client : des articles de bijouterie, orfèvrerie, joaillerie, horlogerie, bronzes, marbres, petits meubles, maroquinerie, sport, voyage, photographie, etc. De nombreuses attractions sont en outre offertes aux visiteurs.

CRIME OU SUICIDE

Des marins ont repêché hier dans la Seine, au pont de Saint-Cloud le cadavre d'un homme sur lequel on a trouvé des papiers au nom de M. Lemeunier, entrepreneur de matériaux de construction, 3, rue de Poissy.

Le cadavre porte les traces de plusieurs blessures. Une enquête est ouverte. L'autopsie déterminera s'il y a eu crime ou suicide.

ACCIDENT

Un vieillard de soixante-dix-neuf ans, M. Gaillac, rentier, 4, rue de Prony, a été renversé hier soir, à quatre heures, par une automobile, place de la Concorde.

Grièvement blessé, M. Gaillac a été transporté à l'hôpital Beaujon.

MYSTÈRES

On a retiré de la Seine le corps de Mlle Ganneron, cette jeune fille de seize ans jetée

— ou tombée — à l'eau dans la nuit du 31 mars. Y a-t-il eu crime ou suicide? L'enquête n'a rien établi encore à ce sujet.

Brien, le garçon de recette qu'on avait cru assassiné et qui a reparu sain et sauf, s'était simplement fait dépouiller, dans un bar, de l'argent qu'il avait eu l'imprudence de montrer.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

L'ascension tragique

Coutances. — Le ballon Gay-Lussac, que la mer avait emporté dimanche, a été retrouvé à 6 kilomètres du lieu de l'accident, à Piron.

Le procureur de la République de Coutances a autorisé une parente de Mme Masson, accompagnée de M. Watteau, à transporter le cadavre à Paris.

Un ballon italien en France

Briançon. — Mardi matin, un ballon partit de Bologne (Italie); il était monté par un officier du génie et un ingénieur. L'intention des aéronautes était de ne pas traverser la frontière, mais, poussé par un vent violent, le ballon est venu atterrir ce soir à Abriès-en-Queyras. Des droits d'entrée étant réclamés par la douane, le ballon a été saisi en attendant le versement desdits droits.

Un vapeur qui saute

Lorient. — Le vapeur brésilien Richard-Paul a fait explosion au large des Birvidos. L'équipage a été recueilli par le pilote de Concarneau, Poullou.

Les détails manquent.

Le navire-école suédois au Havre

Le Havre. — Ce matin est entré dans notre port le croiseur-école suédois *Fylgia*, venant d'accomplir une croisière dans l'Amérique du Sud.

Le *Fylgia*, qui est commandé par le comte Hamilton, aide de camp du roi de Suède, doit séjourner dans notre port jusqu'au 12 avril. C'est un navire de 4.300 tonnes, construit en 1905, armé de 23 canons et filant 22 nœuds 1/2. Son équipage se compose de 340 hommes, dont 16 officiers. Le commandant Hamilton a fait cet après-midi les visites d'usage aux autorités locales.

Argus.

AVIS DIVERS

ENLEVEZ naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la Parfumerie cosmétique, 35, rue d'Alsace, qui résorbe l'épiderme et lui rend blancheur et netteté.

CONTREXÉVILLE PAVILLON Régime classique des Goutteux

AVANT-PREMIÈRES

AU CASINO MUNICIPAL DE NICE MARCELLA

Le Casino municipal de Nice offrira, ce soir, à son élégant public la *Marcella* d'Umberto Giordano. C'est la première fois que l'opéra du jeune maître italien est représenté en France. En montant cette œuvre remarquable, l'administration du Casino municipal aura bien mérité, une fois de plus, des connaissances comme du grand public.

Le compositeur Umberto Giordano, n'est pas un inconnu en France. On l'y regarde fort justement comme un des chefs de la jeune école italienne. Son *André Chénier*, joué à Rome, à Milan, au Metropolitan Opera House de New-York, au Covent Garden de Londres, à Lyon, à Rouen, dans la plupart des grandes villes de France; sa *Fédora*, tirée de la pièce célèbre de Victorien Sardou, et représentée tour à tour au Casino municipal de Nice et à l'Opéra, au théâtre Sarah-Bernhardt, il y a trois ans, pendant la saison d'opéra italien organisée par M. Sonzogno, le célèbre éditeur; *Siberia* créée à l'Opéra de Nice, — toutes ces œuvres ont appris le nom d'Umberto Giordano à ceux qui s'occupent de musique en France et qui voient dans cet art une distraction, un plaisir, une consolation, un refuge.

André Chénier, *Fédora*, *Siberia* ont mis en pleine lumière le talent d'Umberto Giordano. *Marcella* ajoutera encore à la gloire du jeune maître. Créée à Milan, en novembre 1907, cette œuvre ardente et douloureuse a paru du plus haut mérite, et, jouée à Genève, à Nice, à Rome, elle a rencontré la même chaleureuse approbation que lui donneront les privilèges qui assisteront, demain, à la première du Casino municipal.

Le livret de *Marcella* est l'œuvre de MM. Henri Cain, Edouard Adenis et Lorenzo Stecchetti; il a été traduit en français sur la version italienne par M. Jean Nègre. A voir se dérouler son action, certains se rappelleront peut-être telle ou telle période du *Raisonné*, du *Réveil* et d'*Amnézia*; mais cette action est une, profondément humaine et l'intérêt y est si savamment conduit, avec la plus heureuse progression, que le public vivement intéressé, dès le début de cette « idylle moderne », se sent peu à peu captivé jusqu'à s'unir de sympathie avec les personnages, et à partager leurs émotions.

Marcella comprend trois parties; la seconde est composée de deux tableaux. Voici, au reste, l'analyse de l'ouvrage, telle qu'elle nous est adressée par notre correspondant de Nice :

Première partie. — A Paris, dans un grand restaurant de nuit. Deux heures du matin. Une altière royale, le prince Georges, voyageant incognito, fait son entrée au milieu du tumulte, des gais propos d'un retard, Drasco, et de ses joyeuses amies. Le prince est heureux de parcourir le monde, loin des soucis politiques. Drasco présente à Georges ses amies Raymond, Léa, Eliane, Séguid, entre en scène une jeune femme affable, poursuivie par une bande de soupçons et de filles : c'est Marcella. Elle se réfugie auprès de Georges et lui demande de la protéger. Elle lui expose sa souffrance, ses heures de tristesse, comment elle fut entraînée dans ce lieu de plaisir par les tortures de la faim. Elle est seule au monde, et elle n'a pu trouver de travail. Georges la reconforte par de douces paroles, et Marcella, touchée, puis ravie, se laisse en son cœur, pour son bien-être, un sentiment plus tendre et plus fort que celui de la reconnaissance.

Deuxième partie. — A la campagne. C'est l'automne. Marcella ignore encore la personnalité du prince; elle expose à son amie Léa la douleur de sa liaison. D'autre part, le prince Georges informe Vernier, son meilleur ami, des intentions de son père, qui est au contraire de son aventure et qui le rappelle dans sa patrie. Vernier cherche à le convaincre : la situation l'abus s'aggrave, son peuple l'attend; son retour ramènerait la concorde et fonderait la prospérité de la nation. Marcella devine les soucis

de Georges, ses tourments, ses inquiétudes... Mais Georges lui jure de ne point la quitter.

Après un intermezzo, l'action reprend, plus rapide, plus poignante.

Drasco presse de plus en plus Georges de renoncer à Marcella. Aux dernières nouvelles, la situation devient des plus critiques dans sa patrie : c'est la révolte, l'émeute, et le vieux père de Georges, vaincu par l'âge, le supplie de revenir. Seule, la présence de Georges peut tout apaiser. Le prince se rend aux raisons de Drasco : il partira, il ira sauver son pays.

Troisième partie. — Même décor, au clair de lune. Marcella vient d'apprendre la haute naissance de Georges. Elle sait tout ce qu'elle lui doit; son amour est devenu une passion profonde. Cependant, elle se sacrifiera. Dans les bras de l'aimé, le prince désiste encore. Aura-t-il le courage de résister à tant de beauté, de passion et de profond dévouement? Mais alors, c'est Marcella elle-même qui le supplie d'aller où son devoir l'appelle. Georges veut l'entraîner avec lui; désespéré, mais comprenant que la est son devoir, elle refuse. On entend arriver la voiture qui emmène Georges. Le prince et Marcella s'embrassent une dernière fois, et, désormais, tout à son devoir, le prince s'en va, laissant la pauvre Marcella ahinée dans sa douleur et son désespoir.

De ce drame émouvant, la partition d'Umberto Giordano a fait valoir à merveille l'humanité et la passion. Sa musique, étonnamment appropriée aux péripéties avec d'innombrables ressources mélodiques et d'orchestration, est d'une clarté, d'une intensité d'expression tout à fait remarquables. Bien rarement le jeune maître trouva des accents plus vrais, plus tendres et plus douloureux.

Il sera d'ailleurs brillamment servi par le talent de Mlle Lilian Grenville dont l'admirable tempérament dramatique, la voix de charme et de passion; la radieuse beauté donnent au rôle de Marcella un relief qu'il n'a pas encore eu. Nos correspondants nous ont télégraphié, au fur et à mesure qu'ils se produisaient depuis trois années, les grands succès remportés à Nice par cette cantatrice d'avenir. Jamais, au dire de ceux qui l'ont vue et entendue répéter, Mlle Lilian Grenville n'aura été plus dramatique et plus touchante, et jamais sa beauté n'aura mieux prêté à un rôle de caractère d'idéal perfection qu'elle laisse dans la mémoire des spectateurs un souvenir inoubliable.

La charmante cantatrice, que ce rôle va consacrer grande artiste, aura pour principal partenaire M. Hédéz qui nous appréciait, il n'y a pas longtemps encore, à l'Opéra. Le jeune et brillant artiste sera, de tous points, remarquable dans le prince Georges, et cette création comptera dans sa carrière. Pour les moindres rôles, l'administration du Casino municipal a voulu et obtenu la perfection. C'est l'avis du compositeur Umberto Giordano lui-même, venu à Nice pour présider aux dernières répétitions et qui se déclare enchanté. Ce sera également l'avis du public qui, en réunissant dans un même sentiment de satisfaction et dans les mêmes bravos l'ouvrage, l'interprétation et la mise en scène (particulièrement poétique et pittoresque), se trouvera unanime à reconnaître que la brillante série des représentations d'opéra-comique du Casino municipal ne pouvait être plus admirablement couronnée que par cette touchante, douloureuse et triomphante *Marcella*!

G. Davenay.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au théâtre des Arts, à 4 heures, *Mikhaïl*, mystère de M. de Montesquiou, d'après Tolstoï.

Ce soir :

Au théâtre de l'Ambigu, à 8 h. 1/4, première représentation (répétition) de *l'Assommoir*, drame en cinq actes et neuf tableaux, d'après le roman d'Emile Zola, par William Busnach et Octave Gastineau. Distribution :

Gervaise	Mmes Léonie Valno
Mme Bocho	Desclaux
Virginie	Alice Barton
Nana	Mme L. Roger
Mme Guogot	Marlay
Coquard	MM. Louis Decori
Bibi-la-Grillade	Galipaux
Mos-Bottes	Paul Fugère
Lantier	André Hall
Toussaint	Dionis
Ree-Sals	L. Déan
Gouget	H. Halay

Mmes Morle, Mme Lorilloux; Jane Déa, Augustine; Hervey, Clémence; Lepage, Catherine; Mlle L'Amour, Suzanne; J. H. Williams, Germaine; Derom, la ca

bon, trop complètement cordial; il vit dans la crainte perpétuelle de chagriner de décevoir les autres. Il est la bonté, vous dis-je, et la droiture et la générosité mêmes...

Au théâtre Sarah-Bernhardt. Rappelons à nos lecteurs que *L'Idéal* sera joué par Mme Sarah Bernhardt, dans le rôle du duc de Reichstadt, pendant la semaine de Pâques, mais il ne tiendra l'affiche que trois fois pendant les jours saints : jeudi 8 et dimanche 11 avril, en soirée, et lundi 12, en matinée.

Dans l'engagement qui liait Mme Jeanne Granier au théâtre du Vaudeville, les directeurs avaient réservé pour les fêtes de Pâques quinze représentations de la grande comédienne à donner dans une des pièces de son répertoire. Au moment où les vacances réunissent les familles, Mme Jeanne Granier et MM. Porel et Peter Carin ont pensé que *Mariage d'étoile*, pièce hôte, gaie, très gaie et que tout le monde peut entendre et voir, était bien le spectacle qu'il fallait afficher.

Mariage d'étoile reparaitra donc samedi prochain 10 avril sur l'affiche du Vaudeville, pour quinze représentations seulement avec cette belle distribution :

Florence Bell	Mmes Jeanne Granier
Yvonne Armelle	Marguerite Caron
Mme Lambertier	Cécile Carol
Françoise	de Monand
Francine	Ellen André
Gilberte	Carze
Jeanne	Delza
Tidfonse Lacrampe	MM. Leraud
André Lambertier	Louis Gauthier
Lambertier	Joffe
Quelque	Nicolas
Sosthène	Vertin

Un acte de M. E. Mollet-Vivier, *L'ami de cercle*, distribué comme suit :

Thérèse de Berlières Mmes Dherblay
Hélène Farna
M. de Berlières M. Pierre Juvenet

servira de lever de rideau à l'amusante comédie de MM. Alexandre Risson et Georges Thurner.

Pendant que se jouent *Mariage d'étoile* et *L'ami de cercle*, on répète, à l'Isis, la pièce nouvelle de M. Léon Gandillot. Nous en donnerons prochainement le titre définitif et la distribution.

Aux Variétés.

Le Roi pourrait en ce moment triompher de voir tous les Bourdiers des deux Chambres se conformer si exactement au Bourdier des Variétés.

La pièce de MM. de Caillavet, de Fiers et Arène prend, par les événements mêmes que nous vivons, toute sa valeur de grand pamphlet des politiciens modernes.

C'est cette force satirique que signala toute la presse et que notre éminent collaborateur, M. de Vogüé, marque particulièrement ici même en un bel article, c'est ce souffle fondeur, cette ironie cinglante qui assurent à la comédie des Variétés cette solidité, cette durée incroyables, ce succès sans cesse renouvelé.

Il n'est pas un, parmi les visiteurs de province ou de l'étranger qui viendront passer les vacances de Pâques à Paris, qui nous quittera sans avoir vu *Le Roi*, ce *Roi* qui, dit un critique notoire, rappelle à la fois *le Mariage de Figaro* et la *Grande-Duchesse*.

Les spectacles de cette semaine et de la semaine prochaine ont été fixés, comme il suit, à la Porte-Saint-Martin :

Jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10, *La Fille de Pilate*, drame sacré de René Fata, avec Mlle Lucie Brille, MM. Dorival et Montaux.

(La *Fille de Pilate* sera également donnée pour la soirée du vendredi saint 9 avril.)

Dimanche 14 et lundi 15, deux dernières matinées de *Le Maître de Forges*, avec Mme Jane Harding et M. Dorival.

La dernière représentation de *Le Maître de Forges* reste irrévocablement fixée au mardi 15 avril.

Mercredi 14 et jeudi 15, répétition générale et première de *Lausson*, pièce en 4 actes, de MM. Gustave Guichet et François de Non; vendredi 16, samedi 17 et dimanche 18, *Lausson*.

On fêtera dans le courant de la semaine prochaine la 100^e représentation de *Une grosse affaire*, le nouveau grand succès des Nouveautés.

Il y aura pas de matinée, dimanche jour de Pâques, mais pour lundi, à deux heures, M. Henri Michaux affiche la joyeuse pièce de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber.

M. Georges Boyer devient le critique dramatique du *Petit Journal*. C'est là un fort heureux choix. Sa profonde connaissance du théâtre, son esprit charmant, désigné, notre distingué confrère pour ces fonctions qu'il remplira à la satisfaction de tous.

C'est M. Rouzier-Dorcières qui lui succède au Courrier des théâtres du *Petit Journal*. M. Georges Boyer ne pouvait être mieux remplacé.

Sherlock Holmes a retrouvé, au théâtre Antoine, la même faveur qu'il avait accueillie la saison dernière. M. Gémier a été acclamé dans le rôle du célèbre policier. Aussi la direction annonce-t-elle pour toute la semaine et pour demain jeudi, en matinée, la pièce désormais célèbre de Conan Doyle, *Gillette et Laccourcelle*.

Un lapin *calami* nous faisait dire, hier, que le musicien de *Le Petit Abbé* était M. Albert Grisart. Tous ceux qui ont goûté et applaudi dans tant de pages exquises le talent du regrettable compositeur savent qu'il s'appelait Charles Grisart.

Nous croyons bon de rappeler à nos lecteurs que *Le Poultailler*, dont le théâtre Michel donne ce soir la 150^e représentation, terminera sa belle carrière samedi. Avis aux retardataires.

AU THÉÂTRE MICHEL — Plumcock et Poilowski



M. Harry Baur

Mlle Arlette Dorgère

Plumcock et Poilowski, l'amusante opérette de MM. de Féraudy, Puget et Michel, quitta également l'affiche le même soir; mais ce sera qu'une interruption, car M. Michel Morier compte la reprendre aussitôt que Mlle Arlette Dorgère, la délicieuse interprète de cette opérette, reviendra de Londres, où l'appelle un brillant engagement à l'Alhambra.

Mlle Alice Costès reprendra vendredi, aux Folies-Dramatiques, dans *Véronique*, le rôle de Mme Coquenard qu'elle chante et joue à ravir. Elle y sera la digne partenaire de Mlle Mariette Sully, l'exquise Véronique que l'on sait.

Mlle Alice Costès, que le public applaudissait naguère à l'Opéra-Comique, revient de Monte-Carlo. Elle y a créé, au Sporting-Club, un opéra-comique en trois actes de MM. Paul Ferrier et Louis Ganne : *Rhodope*. Elle y est apparue, une fois de plus, comédienne spirituelle autant que cantatrice habile et on l'a chaleureusement applaudie, comme le public le fera, demain soir, dans *Véronique*.

A l'Opéra.

Sous la direction active de M. A. Franck, les travaux d'aménagement se poursuivent. Ils auront dans quelques jours achevé de faire de cette salle une des plus belles et des plus gaies de Paris. Le promeneur surpris devient un large couloir qui dessert les baignoires. Une cloison fermant complètement la salle a été très étudiée au point de vue acoustique. Un grand espace réservé à l'orchestre permettra d'installer 50 musiciens. Enfin, la disposition en amphithéâtre des fauteuils permettra à tous les spectateurs de voir admirablement la scène.

Ce sera vraiment le théâtre idéal de musique légère. En outre, au point de vue des dégagements, la salle sera particulièrement favorisée.

On ne peut qu'applaudir aux efforts de M. Franck qui va rendre à Paris un genre charmant trop longtemps délaissé et permettre à des auteurs et à des artistes de talent de se produire dans un beau cadre.

La Veuve joyeuse sera prête dans une douzaine de jours.

On nous prie de rappeler aux titulaires et anciens titulaires des Courriers de théâtre des quotidiens parisiens ayant adhéré à l'association en formation sous la dénomination « les Courriersistes » qu'ils sont priés d'assister à la réunion qui se tiendra aujourd'hui mercredi, à trois heures de l'après-midi, au restaurant Lapré, rue Drouot, salle du premier étage.

Malbrough revient de guerre : il a rapporté de telles merveilles au théâtre Femina que l'on comprend qu'il ait mis si longtemps à revenir; mais, maintenant, le public enthousiaste des Matinées pour la Jeunesse ne le laissera pas repartir de sitôt...

Au Grand-Guignol. M. Max Maury annonce les dernières représentations de son

spectacle actuel : un *Concert chez les fous*, *Gulule*, *Mme Agathe*, le *Bigame*, *Justice* est faite.

Continuant la tradition de ses numéros spéciaux, si goûtés des musiciens, *Musica* consacre son numéro du 1^{er} avril au maître Gluck, dont les œuvres font fureur à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. Ce numéro a pour supplément un album de musique composée des chefs-d'œuvre de Gluck. Cet album a l'originalité d'être, pour les airs de chant, commenté et annoté par de célèbres chanteurs : Mmes Bréval et Hégion, M. Imbart de La Tour. C'est là le commencement d'une innovation unique dans l'édition musicale, innovation qui permettra aux lecteurs d'interpréter les chefs-d'œuvre des maîtres dans le style même qu'ils ont voulu. Ces morceaux annotés et commentés constitueront, à la fin de chaque année, une bibliothèque musicale sans pareille. *Musica* est en vente partout.

La direction du théâtre des Arts renvoie à la semaine prochaine la répétition générale de : *les Possédés* et *Demain*. Elle aura lieu le mardi 13 avril. Les études et le succès de plus en plus grandissant de *Mikhal* expliquent assez la décision de M. Robert d'Humières.

Les spectacles des fêtes de Pâques ont été ainsi arrêtés au Trianon-Lyrique :

Demain jeudi (matinée scolaire), *François les Bas-Bleus*; vendredi saint (soirée), *Si j'étais roi*; dimanche de Pâques (matinée), *Si j'étais roi*; (soirée), *les 28 jours de Clairette*; lundi de Pâques (matinée), *Musique*; mardi de Pâques (matinée), *l'Amour médicinal*; mercredi de Pâques (matinée), *les Cloches de Corneville*; (soirée), *le Petit Duc*.

De Lyon :

Le théâtre de la Scala vient de remporter un très grand succès avec *Clotilde*, trois actes de MM. Gaudry et Henri Clerc. On n'a pas oublié que cette pièce fut représentée l'an dernier par le Cercle des « Essayeurs », au théâtre des Arts, où elle fut très favorablement accueillie.

De Bruxelles :

M. Huguette vient de jouer *Tartuffe* aux Galeries-Saint-Hubert avec un succès considérable. Le *Tartuffe* que nous a présenté l'éminent artiste est extrêmement intéressant. Moins insolent que Cognolin, moins galant que Delaunay, d'une allure classique, mais d'une interprétation curieusement moderne par son naturel et la sobriété de l'accent et du geste, l'insouciance des effets traditionnels. Le *Tartuffe* est un coquin d'une inconscience charmante, dont la fourberie se trahit seulement par de fugitives expressions d'yeux, éclairs rapides qui illuminent l'âme du personnage. Mme Simon-Girard jouait *Dorine*; elle y a été parfaite.

Le reste de l'interprétation, confiée à des

pensionnaires du théâtre des Galeries-Saint-Hubert, était satisfaisant.

Mlle Betty Daussmond partira lundi pour Bruxelles. La charmante artiste doit jouer, au théâtre du Parc, *les Maris de Léontine* et *Quart de soupier* avec M. Maurice de Féraudy.

De Milan :

Ce soir à un lieu, à la Scala de Milan, la première représentation de *Elektra*, de Richard Strauss, devant une salle comble et des plus distinguées.

L'orchestre, qui conduisait l'orchestre, et les artistes, Mrs Krushchinsky, Linda, Cannetti et de Cisneros, ont à plusieurs reprises décliné les applaudissements d'un public pourtant un peu froid et réservé.

L'orchestre et les chanteurs ont été parfaits.

Serge Basset.

PETITES NOUVELLES

Mme Berthe Desportes suspend ses cours de mise en scène des mardi et jeudi, pendant les vacances de Pâques et les reprendra, le jeudi 15 avril, à quatre heures, 25, rue de Villejust.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, à 2 heures, Massenet : l'Oratorio moderne, *Maries-Madeleine*, conférence par M. Schneider. Avec le concours de Mme Lormont, des Concerts-Lamoureux, de MM. Dangès et Touche, de l'Opéra. Ouverte au public.

Au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, matinée à 2 h. 1/2, nouveaux débuts, la rentrée de Footit et Chocolat, et *Cocoriquette*, la nouvelle fantaisie comique et nautique.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, 22 tableaux, 800 costumes (Miss Campbell et Marie Marville, le ténor Salvator Romagnolo, l'excentrique Chris Richards, Claudius, Pougang, Manrel et Morton. (La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison.

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millot (le Pays des singes; Match d'un train et d'une auto; le Palais des contes et le Mariage de Cendrillon). Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémont, Lucy Kelly, etc., MM. Vilbert, Max Morel, Gibard, Darcel, Rosso, etc., les 18 Miniatures Boys, etc., « Monsieur et Madame X... », the event of the season. Partie d'attractions et ballet.

liquidé pour son palais romain en réparation. A la Havane, les Alvina, leurs amis réclamaient des dividendes énormes, pour triompher de leurs rivaux. A Puerto Blanco, le marquis et les patriotes cubains exigeaient une flotte de commerce nationale. Le syndicat planteur du Taldero comme les Diaz et les actionnaires mexicains utiles à l'installation des turbines dans le Parajás limitait de plus en plus le pouvoir du fondateur. Maintenant Hernandez jetait, à Los Palacios, les besoins d'une population entière dans la balance qui s'affolait.

Poussif, M. Héricourt étancha la sueur de ses tempes. Il eut le sens de faire tête à une meute. Et il se reprocha de ne pas savoir vaincre, commander. Commander ! L'hôte invoquait déjà les justes immanentes qui soustraient, dans l'avenir, les races nobles et faibles à la tyrannie de l'argent cosmopolite. Hors de cette moustache noire les phrases d'un français bizarre, rauque et roucoulant déboulaient sans mesure.

Enfin l'on foula le sable rose du jardin. La grande Mme Hernandez, un peu fébrile, y houpillait ses multatresses. Elles déposèrent le plateau de boissons glacées à l'ombre d'un flamboyant écarlate et gigantesque. La jeune femme calma son mari d'un geste qu'éclaira le bras clair transparent d'un corsage de linon. Perspicace, elle pria d'excuser les enthousiasmes de l'orateur. Lui se rebiffa : M. Héricourt préférait certainement tous ambages la franchise. Soucieux néanmoins d'obtenir son pardon, l'orateur simplifia de glace, de manières en fus trois timbales de nécessaire et promit la rencontre sur l'heure d'anciens réfractaires qui connaissaient une cache à munitions

— A la Scala, Lanthénay, Dickson, Ducloux, Jane Oryan. *Fleurissez-vous !* (Derminy, Janney, Declos, Ferréal, Sinoel, Fréjol, Lejal, Bruel), *le Coup de corne* (Mlle Lina Darlan et M. Fréjol).

— Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles; Footit et Chocolat; à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587/43) (direction Bonnard-Bis), à 9 h. 3/4, D. Bonnard, Numa Blés, Baltha, P. Weil, Charton, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épopée*, de Carand'Ache, présentée par D. Bonnard. *Ici l'on tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charton, A. Lauff, E. Deary, Numa Blés, etc.

— Salle Charras, 8 h. 1/2, *la Passion de N.-S. Jésus-Christ*, visions cinéma faites en mars 1909 sous le patronage de la « Bonne Presse ». Matinées tous les jours à 2 heures et 4 heures.

— Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

A l'Olympia, on ne se contente pas d'un succès. On en veut d'autres, et de plus grands encore ! En effet, MM. Max Dearly et Maurice Millot se sont engagés par traité à donner dans leur triomphale revue *Paris-Singeries* autant de nouvelles scènes qu'il faudrait pour suivre l'actualité au jour le jour. Et déjà on nous annonce un nouveau tableau où seront traités les derniers faits de la vie parisienne. Les principaux rôles en sont confiés à miss Ethel Levey, Vilbert, Idette Brémont et Darcel. Pour les répétitions de ces scènes importantes, la matinée d'aujourd'hui est supprimée.

Demain jeudi, en matinée (2 h. 1/2), première du nouveau tableau dans *Paris-Singeries* avec « M. et Mme X... ».

Ce soir, à 9 h. 1/2 précises, la « Boîte à Fursy » donnera la première représentation de *O. E. O. E.*, revue de MM. Hugues Delorme et Jean Deymon, musique nouvelle et arrangée d'Edouard Mathé, jouée par : Lyse Berty, la Dame passionnée, l'Auvergnate, l'Étoile cosmopolite; Edmée Favart : la Voyageuse, la Comère;

Yvonne Maëlle : une Dame chic, tante Lily; Robert Casa : le Voyageur, le Compère; RIVERS : un Employé de l'O. E., un Homme chic, le Député;

Mévisto aimé : le P. T. T.

Chansons nouvelles par Fursy, J. Moy, Mévisto aimé, Robert Casa et Jean Deymon.

La jolie valse *J'implore*, du compositeur Lerichehomme, paroles de Remy Saint-Maurice, a été éditée chez Armand, et non Aumond, comme il avait été imprimé par erreur.

A Berlin, au Wintergarten, le succès de Mme de Lilo dans sa création, *Endora mon cœur*, est colossal. A Paris, la valse de Gaston Lemaire est interprétée à ravir à la Cigale par l'exquise Maudray; « A la Pie qui chante », par Francis Manol, et l'orchestre du maestro Poncin la joue dans la triomphante revue de l'Olympia.

COURRIER MUSICAL

A propos de la semaine sainte, un lecteur nous demande : — Combien Haydn a-t-il écrit de messes ?

Le lexique de Riemann en indique treize, sur lesquelles deux seraient perdues; Fétis en compte beaucoup plus. L'édition des œuvres complètes du maître, actuellement en préparation, nous renseignera là-dessus, mais on annonce dès à présent qu'à l'occasion des fêtes du centenaire, en mai prochain, les « douze messes » existant actuellement seront exécutées dans l'église Saint-Pierre, à Vienne.

Le grand festival Mendel-Mendelssohn, qui doit avoir lieu au Crystal-Palace de Londres, comprendra quatre journées avec des auditions ainsi réparties : le 19 juin, répétition générale; le 22 juin, *Elie*, de Mendelssohn; le 24 juin, sélection d'*Israël en Égypte*, de Mendel, autres ouvrages du même maître, et *Symphonie-Cantate*, de Mendelssohn; le 25 juin, le *Messie*, de Mendel.

Alfred Delila.

PETITES NOUVELLES

A Parisiana, on demande de jeunes et jolies femmes. S'adresser, de suite, de 2 à 4 h., à M. Théophile, administrateur.

LA VIE ARTISTIQUE

A travers les expositions

RAYMOND BIGOT ET DIVERS ANIMALIERS.

C'est la semaine des peintres et sculpteurs d'animaux. A la galerie des Artistes modernes, voici d'abord une saisissante série d'aquarelles... A trois pas et au premier aspect, on dirait de belles feuilles mortes tirées d'un herbier étrange. Feuilles aux tons mordorés, aux découpures hardies. Puis, au second coup d'œil et de plus près, on est tenté de voir là des peintures pour kakémono, de quelque ancien et prestigieux Japonais. Enfin, au troisième degré de l'examen, qui est le bon, l'on constate que ce n'est point du tout un pastiche de l'Extrême-Orient, que ce sont des observations très intenses, très françaises, très personnelles. Il y a des oiseaux de nuit, farouches et pelucheux, des rapaces en

FAIENCES. — N° 17, Cartel porte-montre en ancienne faïence de Rouen, 380 fr.; n° 18, Grand plat à ombilic, en faïence ancienne hispano-mauresque, 850 francs.

PORCELAINES DE CHINE. — N° 31, Douze petites plaques de l'époque de Kien-Lung, décor de fleurs et de lambrequins, 450 fr.; n° 32, Brûleur-parfums, cuivre gravé, avec figures de jade, couverte en émail cloisonné, ancien travail chinois, 800 francs.

PORCELAINES D'ALLEMAGNE. — N° 54, Deux salières composées d'un récipient avec personnage en costume oriental, saxe ancien, 1,400 francs; n° 65, Deux perles sur tronc d'arbre, saxe ancien, 505 fr.; n° 66, Petite figure assise, saxe ancien, 410 fr.; n° 111, Petite femme debout près d'une urne, frankenthal, 700 fr.; n° 118, *Arlequin* et *Arlequine*, deux statuettes en ancienne porcelaine de Nymphenburg, 2,400 francs.

PORCELAINES DIVERSES. — N° 153, Groupe provenant d'un surtout en ancienne porcelaine blanche italienne, 2,550 fr.; n° 155, Petit groupe

arrêt, des palmipèdes héroï-comiques, tous d'un merveilleux mouvement, réclament évoqués en rapides et calculés lavis, en un mot des objets d'art, et de l'art le plus savant, le plus raffiné. Nous connaissons de M. R. Bigot de très bonnes sculptures sur bois. Ces dessins le révèlent comme un des plus originaux talents de l'heure présente.

Autre peintre animalier qu'il faut voir, à la salle Georges Petit : miss Maud Earl, artiste anglaise, ou plus précisément artiste du pays de Landsker. Comme l'illustre peintre britannique, elle connaît admirablement les chiens. Leurs caractéristiques, leurs mouvements. Mais elle croit que parfois il faut ajouter un peu de mise en scène à l'intérêt que leur seule personne présente. Alors, c'est trop bien. Lorsqu'on contaire elle se contente de faire un « portrait » comme celui de ces si jolis petits king's Charles par nous « frères inférieurs » — sont-ils tant que cela nos frères, et marquent-ils tant d'infériorité envers tels de nos semblables, isolés ou en troupe, que nous connaissons ? — si se produit actuellement des œuvres qui valent infiniment mieux et témoignent de bien plus de savoir et offrent plus de charme que beaucoup d'effigies de notables contemporains. Voici le prince Trubetzkoi avec un admirable groupe d'un enfant et d'un chien; le vigoureux et vivant Bugatti; Steinen avec ses chats en velours profond; Van Muyden avec des singes finement burinés; des chats d'Oger; d'excellents attelages de bœufs de Mlle Hélène Butner; enfin les statuettes de chiens de M. de Monard, d'une grande justesse de mouvement et de l'expression physiologique du mieux et le plus spirituellement saisi. Très bonne exposition, à voir.

VENISE, PAYSAGES ITALIENS. — A la galerie Petit, M. Abel Truchet a montré à son tour des Venises. Tout le monde y passe, et tout le monde y peint. M. Abel Truchet a apporté dans ce devoir toutes ses qualités de primesaut, sa vive couleur et son entraînement de bonne grâce. A la galerie E. Drust, deux très jeunes artistes, les frères Casella, qui à eux deux n'ont pas, si l'on fait, quarante ans, c'est-à-dire l'âge de la maturité — jadis l'âge des débuts, — exposent, avec une abondance stupéfiante, des paysages de rivages et de cimes. Ils ont une jolie fougue, et assez de naturelle séduction; ce sont des qualités de race. Quant aux qualités acquises, il serait bon qu'un peu de méditation, maintenant, leur donnât plus de résistance et de profondeur. Certes, on peut admettre, contre les idées assez généralement acceptées que la peinture, tout aussi bien que la musique, peut comporter beaucoup de précocité. La très intéressante exposition des frères Casella en est l'exemple. Il y a de très agréables choses à leur exposition. Ils peuvent très bien devenir des maîtres de premier ordre plus tard, quand ils auront dépassé tout ce qu'ils ne savent pas encore.

Arsène Alexandre.

LES GRANDES VENTES

COLLECTION DE FEU LA BARONNE DE D...

La collection de feu la baronne de D... que M. Lail-Dubreuil vient de disperser avec le concours des experts Mannheim, présente un ensemble d'œuvres qui ne dépassaient pas les limites d'une honnête médiocrité, mais néanmoins témoignaient d'un certain goût délicat. Ce n'étaient pas des pièces autour desquelles on fût excusable de s'affaler, mais des pièces qu'il eût été agréable de posséder; on en jugera, d'ailleurs, par ces quelques enchères :

FAIENCES. — N° 17, Cartel porte-montre en ancienne faïence de Rouen, 380 fr.; n° 18, Grand plat à ombilic, en faïence ancienne hispano-mauresque, 850 francs.

PORCELAINES DE CHINE. — N° 31, Douze petites plaques de l'époque de Kien-Lung, décor de fleurs et de lambrequins, 450 fr.; n° 32, Brûleur-parfums, cuivre gravé, avec figures de jade, couverte en émail cloisonné, ancien travail chinois, 800 francs.

PORCELAINES D'ALLEMAGNE. — N° 54, Deux salières composées d'un récipient avec personnage en costume oriental, saxe ancien, 1,400 francs; n° 65, Deux perles sur tronc d'arbre, saxe ancien, 505 fr.; n° 66, Petite figure assise, saxe ancien, 410 fr.; n° 111, Petite femme debout près d'une urne, frankenthal, 700 fr.; n° 118, *Arlequin* et *Arlequine*, deux statuettes en ancienne porcelaine de Nymphenburg, 2,400 francs.

PORCELAINES DIVERSES. — N° 153, Groupe provenant d'un surtout en ancienne porcelaine blanche italienne, 2,550 fr.; n° 155, Petit groupe

Le retour des géomètres termina le déjeuner. Jumillac les excusa mal. L'arpenteur lorrain savait à flots dans son alpage. Brois, l'homme aux besicles noires, balbutia des compliments intempestifs. Le géologue à barbe blonde accusait son foie de l'avoir immobilisé huit jours dans une crise... Brutalement M. Héricourt rompit les chiens. Il assailit le géologue obèse. Que savait-il exactement de ces fissures, de ces cavités reconnues par quelques-uns dans la masse de calcaire dolomite et magnésien qui soutenaient les cuvettes des trois lacs et les roches cubiques de Los Dados ? Où étaient les anciens combattants qui prétendaient avoir pris refuge, y avait caché les munitions, les vivres de Maximilien Gomez ? Pourquoi les ingénieurs n'avaient-ils pas tout de suite vérifié les racontars des bûcherons ? Scepticisme ? Quelle folie ! En tendant les bras, M. Héricourt fit reculer le gros à moustache fauve. Ah, ces messieurs voulaient d'abord que la géodésie, que le relevé des fonds des lacs, que leur série de profils, que l'examen des cailloux leur permettent de croire un paysan ! Ils étaient bons avec leur science tatillonne, borge et lente, avec leurs méthodes d'analyse qu'on change tous les quatre ans, avec leurs découvertes anéantissant le système de la veille...

Rageurs, ils tâchèrent d'expliquer la valeur de leurs travaux par làis, incohérents et inutiles. M. Héricourt leur tourna le dos. Il demanda les chevaux, et qu'on le conduisit sur-le-champ au cabaret du Chinois où les vétérans devaient attendre.

Paul Adam.

(A suivre.)

Feuilleton du FIGARO du 7 Avril

LE TRUST

II

— Suite —

Au grand trot, le Congolais criard enleva ses bêtes sous les sifflements de sa lanterne. Le vautour s'envola. Après un mot d'aise, Jumillac se reconnut. Son stylographe noir et à nouveau le calepin.

Essuyant son front, M. Héricourt s'étonna de sa terreur. Pourquoi cette faiblesse ? Il soupçonna la hideur de son visage gonflé, de son front ridé, de ses paupières fétides. En cette minute il excérait sa lâcheté. Ensuite il s'avoua que la vie lui était splendide plus qu'en ses autres âges. Ni sur le terrain de duel, ni parmi les foules hargneuses de la politique, ni devant le soleil vert de la bombe anarchiste il n'avait éprouvé ce sentiment. A la résignation de sa jeunesse, devant l'aspect de la mort succédait un âpre désir de persister. En aucune époque les vœux de création n'avaient été à ce point exaltants. Manuel Héricourt aspirait l'odeur brûlante de la brousse et la fraîcheur de la mer. Par bouffées alternatives elles l'attiraient sa figure.

comptant.....	57 10/16	contre.....	57 6/32
à trois mois...	58 2/6	—	58 1/2
omb anglais.....	14 1/2	espagnol	13 11/32